



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Antoine-François PRÉVOST

qui prit pour nom de plume Prévost d'Exiles,

mais est plus connu sous celui d'

abbé PRÉVOST

(France)

(1697-1763)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Manon Lescaut*' qui est étudié dans un dossier à part
et '*Monsieur Cleveland*').**

Bonne lecture !

Né à Hesdin (dans l'actuel Pas-de-Calais), le 1er avril 1697, il appartenait à une vieille famille de bonne bourgeoisie de l'Artois, des marchands, des magistrats, des gens d'Église. Fils de Liévin Prévost, un avocat au parlement et « conseiller du roi au bailliage de Hesdin », et de Marie Duclay, fille de riches fermiers, il fut le troisième de six enfants, entouré de deux frères aînés, d'une sœur et de deux frères plus jeunes. Son enfance douce et heureuse fut marquée notamment par son excellente entente avec sa sœur cadette d'un an, Thérèse-Claire (« *Il n'y eut peut-être jamais d'amitié si tendre et si parfaite que la nôtre* »), et par des lectures romanesques.

Mais, en 1711, le paradis prit fin avec la mort de sa mère et de cette sœur (alors âgée de treize ans). Ce fut le premier choc qu'il subit. De plus, les autres filles nées dans le ménage n'avaient pas vécu. Faut-il voir dans ces morts l'origine du cortège funèbre de jeunes filles et de jeunes femmes mortes qui ont hanté son oeuvre et furent la source de thèmes obsédants : l'affection entre frère et sœur, la mort de la sœur, la mort de la mère? Rien ne le prouve, mais on le croirait volontiers.

Son père, qu'il décrivit « *tendre et rigide* » mais qui était d'une autorité quasiment criminelle, le destinant à la prêtrise (comme deux de ses frères qui eurent des carrières ecclésiastiques réussies), le fit entrer contre son gré au collège des jésuites de sa ville natale, où il fit sa classe de rhétorique.

Cependant, il avait, à l'âge de seize ans, tant d'énergie dans le sang qu'il lui fallut quitter le collège d'urgence, et sans prévenir, sans doute à cause d'une première maîtresse (là encore, il est permis de penser que venait de naître un thème fondamental de son oeuvre). Alors qu'avait lieu dans le Nord la guerre de Succession d'Espagne, il s'engagea dans l'armée après la victoire de Denain. Comme son père le menaça de lui brûler la cervelle s'il ne tenait pas ses engagements et qu'en avril 1713 fut conclue la paix d'Utrecht qui mettait fin à ses espoirs de gloire militaire, il revint chez les jésuites, de 1713 à 1715, pour faire d'abord une seconde année de rhétorique puis son noviciat à Paris, avant d'être envoyé à leur collège de La Flèche pour y suivre le cours de philosophie qui durait trois ans.

Mais, au bout d'une année, il abandonna la philosophie et les jésuites pour reprendre le métier des armes. Cependant, instable, semblant ne pas savoir très bien ce qu'il voulait, il ne resta pas plus longtemps dans l'uniforme que dans la soutane. Finalement, l'avancement n'étant pas assez rapide, d'autant plus qu'on était en temps de paix, et son caractère s'accommodant mal des brutalités de la discipline militaire et de la vie de caserne, il revint, en 1717, chez les jésuites et fut admis dans leur maison de Rouen. De nouveaux malentendus ayant surgi, ce fut, bien qu'il ait composé une "*Ode à saint François Xavier*" (publiée en mai 1728 dans "Le Mercure"), la rupture, et il reprit du service sous les ordres du maréchal de Berwick, commandant des armées dans la guerre contre Philippe V d'Espagne. Il obtint même un grade. Cependant, en 1719, comme beaucoup d'autres soldats et officiers, il déserta.

En 1719-1720, il connut ce qu'il allait, en 1734, dans "*Le pour et le contre*", appeler un « *engagement trop tendre* », parla de lui en ces termes : « *Vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demande bien des précautions qui m'échappèrent* ». On aimerait avoir plus de précisions sur cette relation dont la « *malheureuse fin* » le « *conduisit au "tombeau ; c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allais m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps si bien mort que mes parents et mes amis ignorèrent ce que j'étais devenu.* » Est-ce là que se trouve la clef de l'histoire de des Grieux et Manon Lescaut, les héros du roman qu'il allait écrire? Quoi qu'il en soit, à la suite apparemment d'un chagrin d'amour, il se réfugia chez les bénédictins de Paris. Cela ne l'empêcha pourtant pas de se distraire par la littérature en écrivant :

“Les aventures de Pomponius, chevalier romain ou L’Histoire de notre temps”
(1720)

Pamphlet

Prévost se moquait des moeurs dissolues de la Régence mais appréciait le Régent, excusait le sentiment amoureux, prônait la prééminence de la forme sur le fond.

Commentaire

En fait, l'esprit de la Régence a marqué profondément, non seulement cet aimable et amusant croquis satirique, mais l'œuvre entier de Prévost. Il fit passer le texte en Hollande où il fut publié anonymement en 1724.

Le 9 novembre 1721, à l'abbaye de Saint-Wandrille, Prévost finit par prononcer ses vœux, devenant donc Dom Prévost. Mais il avoua plus tard ne les avoir prononcés « *qu'avec toutes les restrictions intérieures qui pouvaient m'autoriser à les rompre* » (duplicité qu'il prêtera à des Grioux) et être resté déchiré car « *ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre* », et il se méfia, écrivit-il à l'un de ses frères, de « *certaines images qui ne se présentent que trop souvent à mon esprit et qui n'auraient encore que trop de force pour me séduire* ».

Pourtant, il prêcha avec succès à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, où il eut une controverse avec un jésuite, le P. Lebrun, qui le considérait comme un janséniste. Or, en 1722-1723, il fit des études philosophiques aux abbayes jansénistes du Bec-Hellouin (où il rencontra le duc de Villars, retiré du monde, modèle peut-être du narrateur central de son premier roman, les '*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*') et de Fécamp, puis, en 1724-1725, à l'abbaye (elle aussi janséniste) de Sées où, s'engageant dans la traduction de l'*"Historia mei temporis"* de De Thou, il prit le goût de l'Histoire. En 1726, à l'abbaye de Saint-Maur, il fut ordonné prêtre. D'abord voué aux tâches subalternes, il fut ensuite autorisé à enseigner et à prêcher. Il professa donc les humanités au collège de Saint-Germer ; il prononça à Évreux une série de sermons avec un tel succès qu'*«on n'avait jamais vu une si grande ferveur dans toute la ville»*, au point qu'en 1768 un observateur constata que ses auditeurs « se souviennent encore de l'onction, de la force, du vrai pathétique qu'il mettait dans tous ses discours ».

Comme il s'abandonna alors à une vie libre et mondaine, il fut, en avril 1727, envoyé aux Blancs-Manteaux, à Paris, pour y subir un rappel à l'ordre. C'était une maison janséniste que le nouveau général de l'ordre, dom Thibault, voulait soumettre à la bulle "Unigenitus". Il fut alors contraint à une nouvelle claustration.

En 1728, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il se livra, en véritable bénédictin, à des travaux historiques d'érudition où il excellait, collaborant en particulier à la rédaction du tome V de la "*Gallia Christiana*". Mais les pères se défiaient de lui, qui était trop brillant, trop couru, trop connu, qui fréquentait, par exemple, le salon de Mme du Tencin (elle-même ancienne moniale relevée de ses vœux par un bref pontifical) et d'autres milieux hétérodoxes, qui prononçait aussi des prêches auxquels affluaient des femmes pâmées. Comme ils ne relâchaient pas une surveillance qui l'incommodait et l'aigrissait, sept ans après ses vœux, il se sentit « *las d'un joug dont je ne m'apercevais pas, je pris l'occasion d'un petit mécontentement que je reçus du R. P. général et de quelques facilités qui me furent offertes pour le secouer tout à fait* ». En effet, il avait eu un conflit avec dom Thibault, lui avait envoyé, le 18 octobre, une lettre violente, avait quitté l'abbaye et avait défroqué avant d'avoir reçu l'avis officiel de translation qu'il aurait demandé et qui lui aurait permis de passer de façon canonique du clergé régulier au clergé séculier. Alors qu'il attendait dans sa famille les effets de sa démarche, les supérieurs de Saint-Maur demandèrent au lieutenant de police de se saisir de lui, une lettre de cachet étant lancée le 6 novembre. Aussi, le 22 novembre, s'enfuit-il en Angleterre et allait-il ainsi être obligé à quinze années d'errance, de scandales (escroqueries, prisons, apostasies) et d'aventures littéraires car, en dépit de ces difficultés de tous ordres, il allait produire une œuvre romanesque considérable sous le pseudonyme de Prévost d'Exiles (à la fois souvenir d'une petite ville de garnison des Alpes par où il était passé, et nom qui faisait allusion à sa sortie de France et définissait son destin).

En Angleterre, il fut bien accueilli. Grâce au pasteur protestant Gabriel Dumont, il trouva refuge près de l'archevêque de Canterbury. Il fréquenta les protestants français. Il parcourut tout le pays, observant avec soin les paysages et les mœurs, qu'il décrivit avec assez d'exactitude dans un roman qu'il commença alors : "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*", le tome V traduisant l'euphorie que cette découverte lui apporta, faisant l'apologie de l'île heureuse qu'il

n'allait cesser ensuite d'évoquer dans d'autres romans et dans son journal. Il feignit de se convertir à l'anglicanisme, mais c'était par pur opportunisme, car, doté d'une grande indépendance d'esprit, il ne s'embarrassait pas de querelles religieuses ni d'inquiétudes métaphysiques : c'est tout juste s'il semble avoir professé un christianisme éclairé.

Mais il manquait d'argent et dut devenir, en 1728, le précepteur de Francis Eyles, fils de Sir John Eyles, ancien membre du parlement, ancien lord-maire de Londres, ancien directeur de la banque d'Angleterre et sous-gouverneur de la "South Sea Company". Il fit avec son élève un voyage dans le sud de l'Angleterre. Même s'il avait l'aisance et la dignité, cet emploi le dégoûta promptement. Cependant, il lui donna l'occasion de séduire la fille de son protecteur, Mary Eyles. Cette «*affaire de cœur*» alla assez loin pour que des promesses de mariage fussent échangées et que le père se vît obligé d'obtenir de Prévost, à prix d'argent, qu'il quittât la partie et s'embarquât pour la Hollande, en novembre 1730. Pour éviter un plus grand mal, John Eyles maria promptement sa fille avec un capitaine de vaisseau de retour des Indes.

Ces aléas n'avaient pas empêché Prévost qui, inaugurant ainsi une nouvelle existence où il allait tenter de vivre de sa plume, d'écrire la suite de son roman et les deux premiers tomes du suivant, deux oeuvres qui, d'ailleurs, sont dominées par le problème du mariage impossible. Malgré ses vœux ecclésiastiques, il devint un écrivain de profession, conscient à la fois de son grand talent et de ses nécessités pécuniaires, forcé de défendre l'intégrité conceptuelle de chaque œuvre contre le besoin toujours pressant de signer le maximum de contrats et de produire le plus de feuilles possible. Aussi montra-t-il une malhonnêteté gênante, et on ne peut excuser ses procédés comme de simples manifestations d'une incurie bon enfant, car il appréciait fort bien le sens de la propriété littéraire. Il protesta d'ailleurs maintes fois, tant par ses déclarations que par ses actes, contre cet usage qui bornait les droits de l'auteur à la vente du manuscrit, après quoi les libraires, ces «*corsaires*», en tiraient tout le profit possible.

Après avoir signé des contrats avec la Compagnie des libraires d'Amsterdam, il publia :

“Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde”
(1728-1731)

Roman en sept volumes

Le marquis de Renoncour, l'«*homme de qualité*» (c'est-à-dire l'aristocrate), le narrateur, homme d'un certain âge, plein de compassion et de générosité, vagabond distingué, mélancolique, sentimental et stoïcien, évoque l'histoire de sa vie qui fut ponctuée de deuils comme de déceptions affectives, conséquences du mariage passionnel contracté par son père malgré la volonté de sa famille. Il chercha dans le voyage une drogue d'oubli et se trouva donc tout naturellement appelé à croiser sur sa route des compagnons d'infortune auxquels il laisse parfois la parole, ceux-ci devenant dès lors les narrateurs de leurs aventures.

Dans le premier volume, après avoir évoqué la tragédie que connut son ami, Rosambert, il raconte son amour tragique pour Sélina, son épouse, qu'une maladie emporta, et indique qu'ayant consacré une sorte de temple à sa dépouille, il poursuit sa célébration dans les mémoires qu'il rédige, retiré dans une abbaye.

Dans les deux volumes suivants, il raconte qu'il fut chargé d'accompagner le fils d'un duc, le marquis Rosemont, dans son voyage de formation qui le conduisit en Espagne, en Hollande, en Angleterre, puis à la cour du Régent. Il intervint comme un guide pour l'éloigner du libertinage, essayer de le retenir dans les voies de la sagesse, lui épargner de dangereuses liaisons. Mais, tandis que le marquis tomba amoureux d'abord de Diana, qu'il vit assassinée sous ses yeux, puis de Nadine, l'«*homme de qualité*» eut une passion funeste pour Milady R.

Dans un autre volume, la nièce de Renoncour lui est enlevée puis se retire dans un couvent.

Dans le dernier volume, le narrateur rencontre le chevalier des Grioux, amant éploré, qui lui fait la confession de son amour passionné pour la belle Manon Lescaut qui les conduisit dans le désert américain où elle mourut.

Commentaire

Comme il le fera toujours par la suite, Prévost utilisa la forme des mémoires fictifs, en vogue depuis la fin du XVIII^e siècle, pour édifier un grand roman à intrigue principale complexe, sur laquelle se greffent d'autres histoires, elles aussi pleines de péripéties, les unes ayant un rapport direct avec l'« *homme de qualité* », les autres n'étant que des incidents artificiellement rattachés, un roman écrit dans le ton noble du roman de tradition française.

Il exploita ce mode de narration rétrospective dans un sens essentiellement tragique : les événements sont rapportés à partir de leur issue fatale, chacune des histoires d'amour se terminant par la disparition de la femme, décrivant la même malédiction, la fatalité naissant successivement de la nature des passions, de l'obstacle social et de l'absurdité des enchaînements.

Dans le premier tome, l'« *homme de qualité* » raconte son passé pour refaire devant nous et avec nous son examen de conscience, probablement parce qu'au fond de lui-même, parvenu bien tard à la retraite et au renoncement total, il n'est pas tout à fait sûr de sa justification. On sent dans ses mémoires, dans leur expression même, la lutte de la conscience contre l'obscurité, les compromis qu'elle accepte encore.

Dans ce tome, Prévost rassembla sept histoires d'amour pour montrer les malheurs auxquels mènent les passions. Il aurait pu les raconter successivement, comme dans les traditionnels recueils didactiques d'« histoires galantes et tragiques », dont son écriture relève aussi : il préféra, dans une architecture labyrinthique, les entrelacer, envelopper avec lui le lecteur dans cet enchevêtrement inextricable de drames sentimentaux. On voit une jeune fille dévorée par des léopards, une femme mise en pièces sous les yeux de l'« *homme de qualité* » par des hommes étranges sortis d'une forêt, une autre mourant d'épuisement après une longue marche pour fuir le pirate qui voulait en faire sa proie, la longue retraite érotico-funèbre de l'« *homme de qualité* » dans une pièce close, tapissée de noir, meublée seulement de l'urne contenant le cœur de sa femme, Sélima. On a pu supputer que ce premier tome, centré sur l'angoisse de la claustration, fut inspiré à Prévost par son état de bénédictin ; que le conflit familial est très proche de celui qu'il avait vécu.

Dans les tomes suivants, le principe du voyage justifia encore l'introduction de nombreuses anecdotes qui illustraient les pouvoirs de l'amour, mais qui, extérieures à l'intrigue principale, pouvaient en évoquer les aspects plus sauvages ou plus libertins : au même titre que ce qui s'offre à l'observation des voyageurs, elles constituaient une collection de singularités.

Le narrateur, spectateur effaré des enlèvements, des meurtres et de la douleur, impliqué lui-même dans une série d'aventures, doit reconnaître son impuissance face à la violence anarchique des passions. Il a pu constater qu'une passion qui viole les principes d'honneur et de vertu, même si elle est sincère et digne d'estime, n'est jamais bonne ; fort de cette certitude, il condamne un amour en apparence avantageux pour sa nièce, mais nécessairement funeste parce qu'il est incompatible, quoi que puisse, dans le tome III, en croire le marquis lui-même, avec l'honneur et le devoir de l'héritier d'une très haute maison. Cependant, du fait de son amour pour Milady R., le mentor, le directeur de conscience, n'est plus un froid pédagogue, mais un homme exposé lui aussi aux passions qu'il combat.

Prévost s'est bien gardé de sacrifier à la logique et à une honnêteté trop simpliste une obscurité nécessaire à la vérité du roman. Si nous savions que l'« *homme de qualité* », si sûr de sa sagesse devant les folies du marquis, descendrait un jour en lui-même et serait effrayé de sa faiblesse, la nature même du personnage nous échapperait par excès de clarté.

Au tome V, consacré à des Grioux et Manon Lescaut, pour la seule fois, il voulut documenter le lecteur sur les mœurs et faire un tableau de la société.

Dans cette première œuvre, par-delà le choix d'une matière (les souffrances d'âmes emportées par des passions que l'ordre et la raison condamnent et qui reconnaissent la sagesse sans pouvoir la pratiquer), Prévost mit donc en place les deux aspects majeurs de sa poétique : l'utilisation des ressources expressives de la première personne, et l'exploitation de la distance narrative pour faire apparaître l'ambiguïté morale et psychologique. Pour chacune des aventures, il adopta des solutions narratives différentes, comme s'il découvrait progressivement la fécondité du roman-mémoires : dans le premier volume, il conféra à la rédaction la valeur d'un deuil ; dans les deux volumes suivants, il

changea de rôle et de position à l'égard des ravages de la passion ; dans le dernier volume, il recourut à une confession orale faite par l'amant éploré à un auditeur extérieur assez attentif pour la retranscrire et la publier.

Ce monde dominé par la violence aveugle des passions était le monde contemporain, celui de la fin du XVIII^e siècle, puis celui qui accompagna la mort de Louis XIV et la Régence. En cela proche encore des romans-mémoires de la génération précédente, Prévost combina en effet ces histoires d'amour avec une description des pays traversés, une peinture de l'actualité et de multiples détails curieux (et sur la vie de l'auteur et sur les mœurs du temps). Si l'évocation de l'Espagne est convenue, les descriptions de paysages étant souvent sèches et ternes, il tira de son séjour outre-Manche la matière d'un éloge enthousiaste et neuf de l'Angleterre, de sa société, de sa liberté politique et économique, de sa littérature. D'ailleurs, le libéralisme religieux s'accrut au tome V, écrit en Angleterre, où Prévost était devenu apostat.

Les malheurs s'accumulent dans ce premier roman, mais la bonté de la providence divine n'est pas mise en doute, ni la vérité des principes de religion et d'honneur. L'originalité de ce roman est que la solidité imprescriptible des principes est affirmée et défendue par un homme faible lui-même, qui a attendu jusqu'à la fin de sa vie pour découvrir par quels chemins insidieux la faiblesse avait pénétré dans son cœur et l'avait fait agir.

On comprend que, de ces sept volumes, qui ont été publiés successivement, seul le dernier, "*L'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*", suscite encore de l'intérêt, car les autres présentent des longueurs, une construction parfois déroutante.

Cependant, cette œuvre, qui inaugura la carrière littéraire de Prévost et douze années de création intense, a immédiatement rencontré un grand succès et constitue un jalon important dans l'histoire du roman au XVIII^e siècle.

Comme les romans à succès étaient très imités à l'époque et faisaient l'objet de suites et de pastiches, bons indices de leur popularité, les "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*" inspirèrent les "*Mémoires et aventures d'une dame de qualité qui s'est retirée du monde*" et les "*Mémoires d'une fille de qualité qui ne s'est point retirée du monde*".

Prévost revit son roman en 1753-1756.

En mars 1731, Prévost quitta Amsterdam pour La Haye où il rencontra Hélène Eckhardt, dite « Lenki », aventurière qui, d'après un contemporain, était « *une véritable sangsue, qui avait épuisé la plupart de ses amants* », cette femme mûre étant l'ancienne maîtresse d'un colonel suisse, dont elle avait eu plusieurs enfants, et montrant une jalousie d'autant plus féroce qu'elle était infidèle. Comme elle était très dépensière, elle allait, par son train de vie, contribuer à la ruine de l'abbé, l'entraîner vers la déchéance.

Poussé de ce fait à écrire page sur page, il avait promis à un éditeur, pour février 1732, la fin d'un grand roman intitulé "*Cleveland*", mais, faute de pouvoir la fournir, il rédigea en hâte, d'une seule coulée, dans le mois de janvier semble-t-il, le VII^e tome des "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité*", récit en fait autonome :

"*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*"
(1731)

Roman de 230 pages

Le chevalier des Grieux, naïf et exalté, confesse sa passion fatale pour la belle Manon, qui est à la fois naïve et perfide, victime des hommes et de son propre « *penchant au plaisir* », vénale et désintéressée, infidèle et tendre, qu'il suit jusque dans sa déportation en Amérique où elle meurt.

Pour une analyse, voir PRÉVOST - "*Manon Lescaut*"

Prévost menait en Hollande, avec Lenki une vie libertine, non sans traverser une crise morale et religieuse. Or cette intrigante s'empara à tel point de ses sens et de son esprit que, voulant se caser comme dame de compagnie d'une dame de distinction mais étant à court d'argent et n'étant pas fort scrupuleuse sur les moyens de s'en procurer, elle lui fit commettre certaines malhonnêtetés dont l'une était passible de la peine de mort : il falsifia une lettre de change. Heureusement pour son cou, la victime retira sa plainte. Mais ils durent passer en Angleterre. À partir de la fin de 1732, leurs relations prirent un tour dramatique.

Il n'en entreprit pas moins son œuvre la plus ambitieuse, dont la composition s'étendit sur presque dix ans parce qu'il se consacra en même temps à d'autres oeuvres :

**“Le philosophe anglais
ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell,
écrite par lui-même et traduite de l'anglais
par l'auteur des “Mémoires d'un homme de qualité”
(1731-1739)**

Roman de plus de mille pages

Maudit et persécuté par son père naturel, le féroce et monstrueux dictateur Cromwell, condamné, par sa naissance, sa nationalité et sa mauvaise étoile, à la mélancolie et à une vie d'errance et de déboires amoureux, le bâtard Cleveland se réfugie, avec sa mère, dans la caverne de Rumney Hall, en Cornouailles. Elle l'initie à une philosophie naturelle déiste. Il passe toute son enfance dans ces ténèbres où il enterre sa mère, voit mourir une autre femme victime d'un drame de la jalousie, rencontre un autre proscrit, lord Axminster, et s'éprend de sa fille, Fanny, aux dépens du repos de sa vie.

Quittant leur caverne, les proscrits se réfugient en France. Cleveland y retrouve son grand-père maternel, qui veut lui faire épouser une riche veuve, Mme Lallin. Malentendu. Axminster, nommé gouverneur des colonies anglaises après la mort de Cromwell, emmène Fanny en Amérique.

Après une longue odyssée, Cleveland la retrouve dans une colonie de protestants rochelais établie quelque part vers les Appalaches, que son demi-frère, Bridge, proscrit aussi par Cromwell, avait découverte. Ils se marient selon les rites indiens en usage dans la tribu des Abaquis, qui les a recueillis et qui le prend pour chef et législateur. Il tente de réaliser une société idéale soumise à la religion naturelle, mais en vain car elle se heurte à ses propres contradictions et à l'instabilité humaine. Les jeunes mariés et leur fille, Cécile, partent avec un groupe. Ils passent par une île des Caraïbes où vit le peuple des Nopandes, société féerique où des charrettes sont attelées de lamas blancs et où le prince, qui est âgé de douze ans, tombe follement amoureux de Cécile qui est âgée de deux ans, ce qui les oblige à fuir. Ils sont alors attaqués par la tribu cruelle des cannibales Rouintons et sont décimés, Cécile étant enlevée pour être mise à mort.

Les parents parviennent à La Havane. Nourrie par les perfidies de l'aventurier français Gelin, la jalousie délirante de Fanny à l'égard de Mme Lallin la pousse à quitter son époux au risque de passer pour adultère, et à gagner l'Europe avec Gelin. Arrivée en France, elle se retire dans un couvent.

Installé lui aussi en France, Cleveland, solitaire et désespéré, fait une tentative de suicide. Il retrouve espoir et réconfort auprès d'un jésuite. Mais, s'interrogeant sur ces principes qui ne l'avaient pas protégé, il est plongé dans des débats entre protestants, jésuites et jansénistes, qui agissent sur lui de façon dissuasive, le ramènent à une religion confuse. Protégé à Saint-Cloud par la catholique Henriette d'Angleterre et par un noble protestant anglais exilé, lord Clarendon, qui deviennent ses parents adoptifs, il s'éprend d'une jeune fille, Cécile de R..., passion réciproque mais impossible, puisqu'il lui avoue être déjà marié. Il retrouve Fanny, est partagé entre deux amours, mais on découvre que Cécile est leur fille, échappée aux Rouintons. La famille s'étant reconstituée, Cleveland se voue au plaisir, qui lui inspire un nouveau plan de vie systématique où il est tenté par le matérialisme. Cécile, incapable de dominer son amour incestueux, se laisse mourir en communion

mystique avec Dieu. Désespéré, Cleveland repart en Angleterre, avec Fanny la catholique et lord Clarendon l'anglican, pour ramener le corps de leur fille dans la terre natale. Et il se réfugie dans l'étude des religions, découvrant les vertus apaisantes du christianisme.

Analyse

Genèse

La composition et la publication furent très lentes et très compliquées. Immédiatement après son arrivée en Angleterre, en 1730, Prévost écrivit en moins de trois mois les deux premiers tomes qu'il vendit assez tôt à un éditeur de Londres et qui parurent en avril 1731 dans une traduction anglaise, ce qui corroborait que ces mémoires étaient authentiquement «*traduits de l'anglais*», ainsi que l'annoncèrent les titres de toutes les éditions en français. Il emporta le manuscrit avec lui en Hollande où l'acheta Étienne Néaulme, libraire d'Utrecht, qui s'empressa de l'imprimer tel qu'il était, en français, et qui, espérant que Prévost lui fournisse rapidement le reste, l'engagea à venir demeurer à La Haye, afin de le faire travailler sous ses yeux. Le romancier modifia son plan au printemps de 1731 et écrivit deux autres tomes cette année-là. Le libraire fit alors paraître les quatre premiers tomes, qui furent repris en France sous une forme expurgée, des coupures ayant été pratiquées par le censeur royal pour que le livre puisse recevoir l'approbation d'un lecteur officiel, «*un privilège*» étant en 1732 accordé pour six ans. Pour les deux premiers tomes, il ne s'agissait que de quelques phrases et d'une atténuation de quelques expressions qui pouvaient, d'un point de vue religieux ou politique, sembler trop vigoureuses. Il en fut tout autrement pour les tomes III et IV, le censeur se montrant sévère pour les raisonnements philosophiques et religieux, accusant le romancier de prêter des armes au déisme.

Le roman remporta un succès énorme, et le public réclamait la suite, comme en témoignent abondamment les manœuvres, éditions et contre-éditions des années 1732 à 1736. La correspondance publiée par Néaulme donne tout le détail de son impatience croissante face aux atermoiements continuels de Prévost qui exerça sur lui une espèce de chantage pour lui extorquer une avance de cent florins (puis de cent autres et plus tard de deux cents). C'est pourquoi le libraire, exaspéré, décida de se disculper aux yeux du public en lui révélant ces lettres. Puis, pour obtenir par d'autres moyens la conclusion du roman laissé en suspens, il confia à une plume inconnue la rédaction d'un tome V qui devait anticiper l'intrigue de Prévost en suivant les lignes indiquées dans la préface. Ce tâcheron fit de son mieux pour faire croire que le volume était bien de Prévost. Il devait être protestant car son texte fut violemment antijésuite : il faisait réapparaître le jésuite évoqué par Prévost et il racontait lui-même sa vie : c'était un tissu d'inceste, d'homosexualité, d'athéisme, de viol et d'autres délits ; Gelin à son tour se faisait jésuite et décrivait tous les crimes commis par les membres de la Société de Jésus, ses séditions en Angleterre, à la cour et ailleurs ; en plus, la présentation des conflits internationaux était partielle pour la Hollande et l'Angleterre aux dépens de la France. Aussi Prévost désavoua-t-il ce tome apocryphe qui ne fut publié qu'en Angleterre. Il était épouvanté qu'on puisse mettre sur son compte de telles inventions juste au moment où il cherchait à se réconcilier avec les jésuites et avec son propre ordre. Il faut préciser à cet égard, que, s'il était entré chez les bénédictins, il regrettait leur esprit de mortification et que, par opposition, l'esprit jésuite était, à ses yeux, celui des Lumières, et que c'est son influence qu'on retrouve dans son didactisme moral, dans sa volonté missionnaire. En juin 1734, il riposta dans «*Le pour et le contre*», déclarant que les éditeurs ont les mêmes mobiles et juste autant de scrupules que les corsaires. Il avait beau nier sa responsabilité pour ce tome V, certains continuèrent à le suspecter.

Après bien des aventures, d'autres travaux, des amours et des affaires scandaleuses, Prévost, n'abandonnant pas son projet malgré une apparente désinvolture, en 1737, en France, dans une période plus calme, se remit à ce roman dont le plan avait proliféré. Peut-être les interruptions de son travail lui furent-elles nécessaires pour lui laisser le temps de réfléchir, pour que mûrissent dans son imagination les conséquences de dilemmes plus tôt élaborés que résolus? Comme il se vit un meilleur avenir, il développa son idée de «*Cleveland*», envisagea alors deux tomes pour finir à brève échéance et les publier à Paris avec l'accord du censeur, ce qui serait utile au rétablissement de sa réputation.

Le chancelier d'Aguesseau ne donna le privilège qu'à la condition que Cleveland se fasse catholique au dernier volume ! Prévost produisit en 1738 le tome VI, en 1739, les tomes VII et VIII.

Il montra une belle obstination à faire de son roman ce qu'il voulait et à l'imposer comme il l'entendait. Mais il l'acheva juste à l'époque où il avait peut-être plus à y perdre qu'à y gagner, où il aurait mieux apaisé ses ennemis en le discontinuant. Plutôt que de sacrifier son œuvre à sa réconciliation avec les jésuites, il tint au contraire à mettre encore des jésuites dans les derniers tomes, qui, cette fois, étaient respectables et louables. Il montrait un esprit de réconciliation, mais sur son terrain et finalement dans ses termes. Il sollicita, à titre de grâce exceptionnelle, une permission pour publier à Paris en dépit de la défense quasi officielle des romans, promettant une conversion édifiante qu'il ne livra pas : ses propres desseins voulaient qu'elle soit ambiguë, de même que ses résolutions philosophiques étaient complexes et problématiques.

Intérêt de l'action

Le long de la route cahoteuse qu'il suivit, le roman resta cependant jusqu'à la fin fidèle à lui-même, et on peut, après tout cela, admirer sa cohérence.

La longueur du titre annonçait son intérêt dramatique et entendait le faire ranger d'emblée dans la catégorie des romans. C'est en effet un long roman d'aventures romanesques invraisemblables qui présente, sous la forme de mémoires, le point de vue d'un héros voué au malheur, qui connaît les affres de la jalousie, des disparitions, des amours impossibles, et qui entretient sa mélancolie par l'écriture et le souvenir. Alors qu'à cette époque, la passion du romanesque était considérée comme une maladie de l'imagination, l'audace de Prévost fut d'avoir renoué avec le grand roman baroque, avec ses aventures multiples, ses invraisemblances criantes et son pathétique, la «*masse de douleur*» de cet «*illustre malheureux*» persécuté, emprisonné, calomnié, jeté de caverne en désert, ballotté sur les océans et dans les cours d'Europe, victime des méchants comme de son aveuglement, sachant se dépasser en renonçant à son bonheur.

Il reste que cet enchaînement d'aventures inouïes, cette intrigue démente et irrésistible à la fois, en font un roman à tiroirs. Sont introduits d'innombrables épisodes et intrigues annexes, tandis que la préface en annonça qu'on ne retrouve pas dans le récit. À ceux qui voulaient le juger sur ses premières parties, Prévost faisait remarquer que le sens de chaque épisode est fonction de l'ensemble. Dans les tomes III et IV, la narration se détend et prend par moments l'allure d'un roman-feuilleton ; par exemple, lorsque Cleveland entame l'histoire du général Lambert en expliquant que c'est «*un délassement qui sera agréable à mes lecteurs*». Il est dit au livre VII que Cécile devait mourir des suites de la mort de Madame : il n'en est rien. La «*reconnaissance*» de Cécile qu'on croyait morte, le regroupement final de tous les personnages successivement mêlés à l'histoire de Cleveland ou de Fanny sont conformes aux procédés traditionnels du roman baroque, mais Prévost en a fait sortir une recrudescence de malheur et d'angoisse et non un heureux dénouement. Ainsi, il prouvait le roman en racontant, ayant le don, comme Alexandre Dumas, de raconter inlassablement l'impossible, et de se faire croire.

Cependant, la composition est plus ferme que celle des «*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*». C'est seulement dans «*Cleveland*» que Prévost a attiré l'attention du lecteur sur l'ordre de l'exposé, parce que l'architecture est complexe et surtout parce que les énigmes y sont le plus longtemps indéchiffrées, que le malentendu et l'illusion y sont plus qu'ailleurs attachés à la condition humaine. Les commentaires de Cleveland sur l'ordre de son récit ne sont pas des aveux du romancier embarrassé, mais des traits de caractère prêtés au personnage.

Du fait que ce roman est une narration à la première personne, Cleveland devrait dire, par exemple, qu'il sait que Fanny ne l'avait pas trahi, que Cécile n'avait pas été tuée par les Rouintons, et qu'ainsi ces causes les plus graves de son désespoir étaient illusoire. Mais l'auteur garda un habile silence et nous laisse anxieux et ignorants, si même il ne nous induit pas en erreur. Lorsque Cleveland va être séparé de sa fille, prisonnière des Rouintons, et va la croire dévorée par ces cannibales, il nous prépare à «*une horrible catastrophe où le ciel voulait nous conduire*», à un coup «*plus affreux que tous mes pressentiments, et plus horrible que toutes mes craintes*», et le lecteur est prêt à mettre en doute avec lui la providence divine ; il faut relire de très près le passage, quand on sait qu'il

retrouvera un jour Cécile, pour s'apercevoir que pas un mot n'indique positivement qu'elle ait été tuée et qu'il en ait eu la preuve. Lorsqu'il va découvrir que la jeune fille dont il est devenu amoureux est sa propre fille, il déclare : « *Ici, j'aurais besoin d'un tour nouveau, pour expliquer une des plus étranges situations où le cœur d'un homme se soit jamais trouvé. J'entre dans le récit d'un événement sans exemple, et qui fera juger avec raison que mon caractère est unique* ».

Intérêt documentaire

“*Cleveland*” est aussi un roman historique, du fait de la présence de Cromwell et d'Henriette d'Angleterre. Prévost a, dans sa préface, expliqué sérieusement que « *le grand nombre de faits dont on trouve réellement des traces, et souvent même d'amples témoignages, dans les historiens contemporains* » doit prouver « *la vérité des aventures extraordinaires de M. Cleveland* ». Il aurait voulu d'ailleurs faire passer son livre pour d'authentiques mémoires historiques, pour un document inédit sur la vie secrète de Cromwell, ce qui devait susciter un vif intérêt. Cependant, il n'osa pas l'annoncer sans ambages comme tel, puisque aucun lecteur un tant soit peu informé n'aurait pas tardé à dénoncer la fraude. Et il traita ses sources avec beaucoup de désinvolture.

Il reste qu'à travers le destin de son héros, il peignit l'Angleterre sous Cromwell (tyrannie, persécution des protestants, assassinat des opposants politiques, empoisonnement d'Henriette d'Angleterre), puis la cour du roi Jacques II exilé en France, les colonies anglaises d'Amérique, enfin la France de Louis XIV (persécution contre les protestants, violences et arbitraires des ecclésiastiques, ridicules de l'apologétique jésuite), brochant un tableau sans concession de ces années sombres.

L'action se déplace d'une Europe assez crédible à une Amérique fantasmée, tandis que, exemple unique dans son oeuvre, l'île de Sainte-Hélène, où se trouverait une colonie de protestants rochelais, n'existe pas.

Intérêt psychologique

On trouve dans “*Cleveland*”, comme dans “*L'histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*”, des éléments autobiographiques : le paradis enfantin, le conflit entre le père et le fils, la recherche d'un père idéal, la reconstitution d'une famille. Et Fanny serait inspirée par Hélène Eckhardt, dite « Lenki » que Prévost rencontra en mars 1731. De son roman précédent, il a gardé la fuite dans le désert, la femme martyre, le suicide virtuel et le deuil.

L'unité du roman est remarquable surtout en ce qui concerne la conception des personnages que Prévost a tendrement chéris et nourris. Ils ont gardé leur essence à travers toutes les péripéties de leur gestation. Cleveland et Fanny sont deux âmes sensibles, le roman renfermant des pages d'amour d'une puissance et d'une vérité troublantes car ils sont unis par un amour fou, immense, fusionnel, tout en affrontant les intrigues, les coups du sort, les malentendus. La frénésie et l'aveuglement de leur passion les poussent à anéantir ce qu'ils aiment ou à se détruire eux-mêmes.

Un bon quart de siècle avant “*La nouvelle Héloïse*”, “*Cleveland*” proposa une première exploration romanesque des espoirs et des impasses de ce que le XVIIIe siècle, qui connut « *la révolution du sentiment* », appelait « *la sensibilité* ». L'aventure est, en fait, intérieure, repose sur « *une chaîne de sentiments* », et Prévost se livra à une longue analyse de la sensibilité, décrite dans ses états extrêmes. Le conflit des instincts, la soumission aux lois du désir, se retrouvent dans le drame personnel de Cleveland ; sa philosophie, purement défensive, ne résiste pas à la puissance des passions. De nouveau, Prévost peignit avec force la violence brutale des passions, l'obscurité de la conscience à elle-même, le caractère irrationnel des conduites. Ainsi fait-il voir ;

- le ministre de Sainte-Hélène égaré par la fureur de la vengeance et conduisant à la ruine la colonie dont il a la charge ;

- Fanny en proie aux délires de la jalousie, et quittant son époux au risque de passer pour adultère ;

- Cleveland, qui n'ayant point reconnu sa fille, est sur le point de commettre un inceste ;

- Cécile, qui, pour devoir renoncer à son père, meurt de cet amour impossible.

Ainsi, le seul grand amour réciproque est celui de ce père et de cette fille, amour interrompu de justesse au bord de l'inceste. La mort pathétique de Cécile, qui ne parvient pas à refouler cet amour-

erreur, présente, en plus funèbre, la confusion baroque de l'amour profane et de l'amour mystique. Mourant comme une sainte, elle prouve, à sa façon, que l'amour est une forme de sainteté : «*Son dernier soupir n'avait été que l'élan passionné d'une amante qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime, pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer et d'être aimée.* »

Pour les contemporains, Cleveland fut d'abord le prototype de l'âme sensible. Ses «*tristes réflexions*», son «*horreur invincible pour la vie* » que tous ses raisonnements lui confirment, le «*besoin inconnu* » qu'il ressent, la tentation du suicide, font de lui, son origine anglaise aidant, le premier grand représentant du « spleen » dans la littérature française. Ayant vu s'effondrer ses certitudes et ses systèmes, il doit faire une longue descente aux enfers avant de retrouver ses raisons de vivre. La reconstruction de la foi est méthodiquement entreprise par un cœur que la philosophie a abandonné au moment où il avait le plus besoin d'elle, et que le désespoir a fait aspirer au néant.

Sa confession l'exalte : «*Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble ; il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste et passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non seulement cette image sert à nourrir une chère et délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier*». Son inquiétude philosophique n'existe qu'à partir de son malaise affectif. Exemple de ses «*vicissitudes* », il ne vit que d'excessives sensations de joie et de douleur. Prévost lui fit vivre à la fin du XVIII^e siècle la crise des valeurs qu'il vécut lui-même qui fut écartelé entre deux siècles. Si quelques désespoirs paroxystiques rappellent l'expression baroque de la souffrance, son dolorisme saturnien prélude à toutes les sombres rêveries de la seconde moitié du siècle. En fait, avec «*Cleveland*» nous sommes près du romantisme.

Intérêt philosophique

Prévost a procédé à une fusion du « roman sensible » et du roman philosophique.

Le roman est aussi un roman politique où Prévost démonta les mécanismes du pouvoir, son fondement irrationnel ou religieux, ses tentations totalitaires, en confrontant ces deux représentations du pouvoir absolutiste qu'étaient les régimes anglais et français à des sociétés imaginaires qu'il situa dans le Nouveau Monde. Il mit en question des utopies alors que leur vogue s'est développée au XVIII^e siècle.

Dans la colonie puritaine de réfugiés protestants installée à Sainte-Hélène règne l'ordre égalitaire parfait des utopies. Mais cela vire au cauchemar et à l'échec à cause du refus pathologique des passions et de la folie d'égalité. Comme il y naît trop de filles, quand arrivent six garçons pour une centaine de filles, les droits de l'amour et de l'individu devançant le tirage au sort organisé par la gérontocratie ecclésiastique. C'est la guerre dans l'île heureuse, la mort du pasteur, l'exil de Bridge, obligé d'abandonner celle qu'il a épousée à la face du Ciel. On a ainsi une démonstration dramatique et ironique de la vanité des utopies face aux passions, qui traduisait la contradiction insoluble de Prévost, qui voulait de l'ordre dans l'amour, tout en étant bien conscient que l'amour introduit partout le désordre.

Puis, face aux «Lumières» du voyageur européen, se présentent trois types de «sauvages».

Chez les Abaquis, Cleveland veut établir le régime naturel idéal, inscrire la raison, s'appropriant leur culture pour la détourner à son profit, se servant de leurs superstitions pour asseoir son autorité, créant une théocratie. Mais il se heurte à l'obligation d'user d'autoritarisme, d'exploiter la superstition et, finalement, constate à quel point peut être fragile la confiance des humains en un chef.

La société des Nopandes est idéale, mais dérisoire aussi, et Cleveland ne peut y réaliser de transfert culturel.

Enfin, les Rointons sont des cannibales brutaux.

Ainsi, l'Autre est l'objet d'une expérience culturelle qui démonte la mécanique de l'aliénation des êtres humains, Prévost mettant finalement en doute leur perfectibilité : ni la nature, toute bonne qu'elle est, ni la raison, si éclairée soit-elle, n'assurent le progrès de l'humanité.

L'univers politique ne fournit donc à l'individu aucun moyen d'échapper à l'aliénation du désir, puisqu'il est lui aussi dominé par la passion, soit que le pouvoir qu'il procure en constitue l'objet, soit qu'on l'utilise pour atteindre des fins personnelles. Pour Prévost, la passion n'est pas la victime de l'État, mais son moteur secret et autodestructeur. Ce phénomène est d'abord illustré par le succès de Cromwell, qui remet en question la stabilité et la légitimité de l'ordre monarchique européen, et fait intervenir « le peuple » au nom d'un idéal politico-religieux ; puis par la politique religieuse de Louis XIV.

D'autre part, le roman en est un du doute et de la recherche de la vérité, ce long récit étant parfois alourdi parfois par de longs monologues, nombre de dissertations étant, à nos yeux, assez indigestes. À travers tous les épisodes de cette véritable somme romanesque et intellectuelle, le héros suit un parcours, poursuit une même quête désespérée du bonheur et de la sagesse, analysant sa crise dans de longs monologues où il se montre « *idolâtre de [sa] tristesse* ». Cela fait de "*Cleveland*" un roman de formation et un roman philosophique. L'évolution du héros est significative. Au tome I, il est un sauvage, bon dans une société injuste, initié par sa mère à une morale stoïcienne et au déisme. Le même conflit se retrouve dans l'utopie du tome II. Puis, sollicité par les catholiques et les protestants, il connaît la tentation du libertinage et de la libre-pensée (comme l'auteur qui, devenu aumônier du prince de Conti, vivait dans un milieu libertin), s'adonne aux sciences de la nature. Après la mystérieuse « conversion » finale, aboutissement de sa quête, il présente les meilleurs attributs du nouvel idéal du temps des Lumières : c'est un lecteur mais sans prétentions érudites, un philosophe plutôt de bon sens, un esprit éclairé et raisonnable, pour qui la sagesse et la vertu sont en principe des choses simples. Prévost fit de son livre le moyen d'une méditation angoissée sur l'homme moderne qui, toutes ses références disparues, cherche à se constituer dans son rapport à l'Histoire et dans l'accomplissement de ses désirs, et se découvre prisonnier des forces de l'inconscient et des pièges du pouvoir.

Cleveland adresse inlassablement au Dieu caché et au Ciel muet des questions anxieuses : la vie et la création ont-elles un sens ? le monde n'est-il que « *dérèglement et cruauté* » ? pourquoi n'y a-t-il pas de consolation équivalente au désespoir ? pourquoi les secours divins promis par la religion sont-ils inefficaces ? pourquoi la Nature et la Grâce sont-elles inconciliables, alors qu'elles sont deux ordres de Dieu ?

Déiste sincère qui ne trouvait pas dans la religion de solution au problème du mal, Prévost illustra sa plus grande crise intérieure, mais aussi la situation où se trouvaient les gens de son temps qui avaient perdu leurs repères moraux, religieux, politiques, et n'avaient plus d'autre règle que leur propre moi. D'où un plaidoyer en faveur des consciences errantes comme Cleveland, fluctuant entre les différentes attitudes possibles à l'époque : épicurisme matérialiste, religion naturelle, protestantisme, jansénisme, jésuitisme, dont les différents témoignages se juxtaposent et s'opposent. L'épisode de la colonie rochelaise apporte à son enquête sur le bonheur et sur la condition humaine un complément capital en montrant que l'être humain est encore plus malheureux dans un État gouverné selon les stricts principes de la religion et de la vertu, que chez les sauvages d'Amérique ou les Européens civilisés.

Le catholicisme fervent de Fanny a sur Cleveland un pouvoir apaisant, mais il ne se convertit pas : après la mort tragique de sa fille, Cécile, il emmène sa famille en pays anglican.

Au bout de sa longue quête de la vérité consolatrice, il a mérité par la souffrance d'être enfin initié par lord Clarendon. Mais cette initiation déçoit le lecteur s'il attendait une doctrine bien liée et des révélations particulières car l'apologétique de Clarendon est aussi vague que traditionnelle : sa foi est optimiste, elle réhabilite les plaisirs modérés, la vie en société, bien que lui-même semble mener une vie très retirée et très austère ; le point le plus important est qu'elle affirme la communication fréquente, facile et heureuse de l'être humain avec Dieu ; elle est abandon à l'amour de Dieu, confiance dans sa bienveillance ; les dogmes en restent secrets, comme si Prévost faisait allusion à quelque maçonnerie mystique où la soumission reconnaissante à la volonté divine se vit sans pouvoir se formuler, ne s'enseigne pas, que c'est de cœur à cœur qu'elle se communique. La leçon finale donnée par Clarendon est donc assez mystérieuse pour ne pas épuiser la signification du roman. Cleveland, à qui ni la religion chrétienne, qu'elle lui soit proposée par un protestant, par un janséniste

ou par un jésuite, ni l'épicurisme matérialiste ne peuvent rendre la certitude et l'espérance, semble finalement s'accommoder de cet amalgame doux et vague d'anglicanisme, de quiétisme, d'épicurisme, avec un arrière-fond sensible de lumière maçonnique.

"*Cleveland*", épopée métaphysique de l'être humain moderne, est le récit de la découverte longue et douloureuse du seul vrai bien, hors duquel toute sagesse est vaine, le récit d'une conversion manquée.

Destinée de l'oeuvre

Somme des idées et des fantasmes de Prévost, "*Cleveland*", le plus ample de ses romans mais aussi le plus ambitieux, le plus complexe, le plus profond, reprenant toutes les composantes du roman traditionnel pour les mettre au service d'une esthétique et d'une pensée modernes, est à coup sûr l'un des plus importants romans du XVIII^e siècle, par son contenu et par son influence.

D'ailleurs, en dépit de sa longueur (plus de 2 400 pages dans l'édition originale in-12^o en huit tomes) et de son titre qui annonçait un sujet sérieux, "*Cleveland*" plut tout de suite au public, et fut, avec "*Manon Lescaut*", celui des romans de Prévost qui connut au XVIII^e siècle le plus grand succès (avant "*La nouvelle Héloïse*" dont le succès prit le relais en 1761), qui fut aussi l'un des plus influents. Aucune de ses œuvres ne se vendit d'emblée si bien. Alors qu'elle n'était encore qu'à demi terminée, on comptait cinq ou six éditions en français, trois en anglais, une en allemand, une ou deux en hollandais ; les éditeurs se la disputaient avec acharnement, même après avoir été une première fois échaudés. le plus grand succès romanesque du siècle. La première édition complète parut en 1741. D'autres éditions, surtout hollandaises, suivirent bientôt. Aucun manuscrit de "*Cleveland*" ne nous est parvenu, et Prévost lui-même n'en a jamais revu le texte.

Témoignent de cette vogue formidable les nombreux notices et comptes rendus dans les périodiques du temps et les nombreuses suites, faux, imitations dont, comme toutes les œuvres à succès, le roman fut l'objet. En 1735 déjà parut "*Le militaire en solitude, ou le Philosophe chrétien*"; en 1736 "*Mémoires du marquis de Mirmon, ou le Solitaire philosophe*", du marquis d'Argens ; en 1737 "*Le philosophe amoureux, ou les Mémoires du comte de Mommejan*", tandis que la même année une permission fut refusée au "*Philosophe chimique démasqué*"; il y eut encore "*Le guerrier philosophe, ou Mémoires de M. le duc de ****" et un nouveau "*Philosophe amoureux, ou les Aventures du chevalier K****" en 1746, suivi de "*Thérèse philosophe*", un autre "*Philosophe chrétien*" en 1749, "*Le philosophe soi-disant*" de Marmontel, "*Le philosophe nègre, et le secret des Grecs [escrocs]*" en 1764, "*La philosophe par amour*", en 1765 et "*Le philosophe sérieux, histoire comique à faire bâiller*" en 1772, sans compter beaucoup de comédies aux titres semblables. On peut même se demander si le sens très spécial qu'acquies le mot «*philosophe*» vers le milieu du siècle n'avait pas été préparé par le roman de Prévost qui, d'ailleurs, a peut-être, dans quelque mesure, appris aux philosophes à être romanciers. Rousseau qui, dans sa jeunesse, lut «avec fureur» "*Le philosophe anglais*", se souvint dans ses "*Confessions*" de l'incipit du Livre III : «*J'entre dans la mer immense de mes infortunes*».

Le roman connut une vingtaine d'éditions jusqu'en 1823. Mais il n'a été ensuite réédité qu'en 1977. En raison de son intrigue invraisemblable et de son pathétique soutenu, ce deuxième grand roman de l'abbé Prévost a été quelque peu délaissé par la critique alors qu'il faudrait constater que les rhétoriques pour nous lassantes du sentiment cherchaient à conjurer un désespoir secret de l'individu moderne.

En janvier 1733, Prévost publia le tome I de sa traduction de l'"*Historia mei temporis*" de De Thou.

Cette année-là, "*L'histoire de des Grieux et de Manon Lescaut*" fut condamnée au feu à Paris.

À la même époque, comme, même s'il vivait de sa plume, il était couvert de dettes, avec Lenki, il partit précipitamment pour l'Angleterre, où il commença la rédaction d'un périodique littéraire fort bien accueilli :

**“Le pour et le contre, ouvrage périodique d'un goût nouveau.
Dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du public,
en matière de Sciences, d'Arts, de Livres d'Auteurs, etc.
sans prendre aucun parti et sans offenser personne.
Par l'auteur des “Mémoires d'un homme de qualité”
(1733-1740)**

Journal

Commentaire

Prévost fut le premier à avoir réussi en France une adaptation du modèle anglais offert par “*The spectator*” de Steele et Addison (1710 à 1712). Adoptant le ton de la conversation familière, il traita des sujets les plus variés et les accompagna d'un commentaire, de «liaisons» qui donnèrent aux divers numéros leur unité et leur tonalité. On y trouvait en effet :

- faits divers et personnages originaux d'Angleterre, l'une des originalités de Prévost ayant été de laisser une grande place à ce pays dont il chercha à faire sentir l'irréductible étrangeté en évoquant ses moeurs à travers des anecdotes, des «*histoires singulières*» ;
- nouvelles littéraires de France et d'Angleterre (en donnant quelques traductions) ;
- commentaires de Shakespeare, du célèbre drame de Lillo “*Le marchand de Londres*” (Prévost ne pouvait pas rester indifférent à l'histoire de ce jeune homme entraîné à la débauche, au vol, au meurtre, par passion pour une femme dont il ne parvient pas à se détacher) ;
- réflexions morales.

Il se souvint de Bayle dans son traitement critique et souvent allusif des textes et des informations. C'est donc avec la curiosité du romancier pour l'aventure et la morale qu'il pratiqua un journalisme très personnel.

Il en fut le seul rédacteur, sauf de décembre 1733 à mars 1734 (numéros 19 à 35), puis de juillet 1739 à janvier 1740 (numéros 240 à 267), date à laquelle il y renonça. Publié par Didot à Paris toutes les semaines, à quelques interruptions près, en 1735 et 1738, en dépit de toutes les contraintes qui pesaient sur la presse, il comporta 296 numéros, tirés à environ mille exemplaires. Malgré son prix élevé et les contraintes qui pesaient sur la presse, il remporta un grand succès auprès d'un public choisi. Les numéros furent réunis en vingt volumes, avec un index aux volumes X et XX. Puis le succès écrasant de l’*“Encyclopédie”* l'ensevelit dans un oubli immérité.

En juin 1733, la première livraison du “*Pour et contre*” eut lieu à Paris.

En juillet, débutèrent les rapports de Prévost avec Voltaire qui espérait utiliser le périodique contre Desfontaines qui l'attaquait dans ses écrits.

Du 13 au 18 décembre, Prévost fut incarcéré à Gatehouse pour avoir contrefait sur une lettre de change la signature de son ancien disciple, le fils de sir John Eyles qui, avec indulgence, retira rapidement sa plainte et le sauva de la potence.

En 1734, il rentra en France, s'arrêtant d'abord à Calais où il vécut incognito en attendant le résultat de ses démarches pour obtenir le pardon du pape Clément XII, car il était sous le coup d'un procès pour apostasie. Lenki ne tarda pas à l'y rejoindre, et «*leur union se renouvela à Paris avec autant d'ardeur qu'elle s'était faite à La Haye.*» Puis il se cacha dans sa famille, à Saint-Omer, à Aire, etc.. Pendant ce temps, il s'abstint de publier des œuvres de fiction, alors que la publication par les libraires hollandais, impatients, d'un Ve tome apocryphe de “*Cleveland*” l'inquiétait, et qu'une nouvelle édition de “*Manon Lescaut*” était saisie, sous l'accusation de jansénisme. Cependant, grâce à de hauts protecteurs, entre autres le prince de Conti, sa cause fut gagnée en février 1734.

Le 5 juin, le pape lui accorda la rémission de ses fautes et sa translation dans l'ancienne observance de saint Benoît, qui était moins sévère. Mais il devait s'astreindre à une retraite de cinq mois pour faire un nouveau noviciat.

En octobre, de retour à Paris, il fut bien accueilli, mena une vie mondaine, fréquenta les salons parisiens de pensée libre (Mme de Tencin, Mme de Lambert, Mme du Châtelet, Mme Doublet). Il envisagea une carrière d'éditeur en Hollande. Il retrouva Lenki, qui était devenue Mme de Chester.

En 1735, une nouvelle édition de l' *"Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut"* fut saisie à Paris sous prétexte de jansénisme.

Il fut affecté pour son noviciat à l'abbaye de la Grenetière, près de Luçon. Mais il se montra peu pressé de s'y rendre. Finalement, d'août à décembre 1735, il fit sa retraite à l'abbaye de la Croix Saint-Leufroy, dans le diocèse d'Évreux, où il avait gardé beaucoup d'amis qui lui permirent une vie assez joyeuse.

Il en profita pour se composer un nouveau personnage et pour travailler à un roman plus prudent :

***"Le doyen de Killerine,
histoire morale composée sur les mémoires d'une illustre famille d'Irlande"***
(1735-1740)

Roman en six volumes

Dans les années 1690, le narrateur, un prêtre catholique d'Irlande, le doyen de Killerine, qui est un nain doublement bossu et doté de deux excroissances en forme de corne, raconte comment, défendant les valeurs de l'Église et de la famille, professant une austère morale, dans la petite cour du roi d'Angleterre Jacques II détrôné et réfugié à Saint-Germain, il a aidé et dirigé sa famille. Il interprète son action comme une véritable croisade contre les aspirations mondaines de ses deux demi-frères et de sa demi-soeur : Georges lui paraît mû par l'ambition et le sentiment de sa nature noble ; Patrice cherche à combler le vide de son cœur et à guérir sa «*mélancolie*» ; Rose suit les sollicitations extérieures du luxe et de l'amour. Et d'autres protagonistes sont prêts à tout pour satisfaire leurs désirs ou leur ambition, quand ils ne professent pas ouvertement le libertinage. Tentant de les fléchir et de les convaincre par d'incessantes mises en garde, le doyen passe à l'action pour échapper aux violences qui menacent sa famille ou aux effets de sa propre manie à organiser des unions contre les désirs des intéressés.

Rose est ainsi poursuivie par plusieurs hommes : un des Pesses, un duc, un Linch ; mais elle s'éprend d'un homme marié à une vieille femme, dont la mort attendue survient à temps : elle n'a succombé ni aux persécutions, ni aux richesses, ni aux rigueurs de la pauvreté.

Le doyen marie Patrice à une riche Irlandaise, Sara, qui les a sauvés de la prison et de la ruine ; mais celui-ci reste fidèle à Mlle de L. qu'il a connue à Paris, qu'il finit par rejoindre et, après avoir fait casser son premier mariage, par épouser, découvrant, à son retour d'Espagne, qu'elle est morte après avoir sombré dans le libertinage, malgré les efforts du doyen. Il revient alors à Sara.

Georges avait opté pour une union libre avec l'intrigante dona Figuera, mais le doyen, effrayé, parvient à le persuader d'épouser une Irlandaise qui a eu un enfant de lui.

Après tant d'enlèvements, de duels, de vols, de noires «*impostures*», de renversements, de complots, d'aventures grotesques ou scabreuses, la morale triomphe définitivement.

Commentaire

Après avoir privilégié la sensibilité amoureuse dans les *"Mémoires et aventures d'un homme de qualité"*, puis exposé une quête philosophique dans *"Cleveland"*, Prévost créa un homme de bien témoin de toutes les faiblesses humaines et indifférent aux blandices du Malin, qui, par la volonté du ciel, a suivi «*le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de [son] caractère et de [sa] profession*», car, s'estimant responsable du bonheur et du salut de ses deux frères et de sa soeur, il a mené une entreprise morale, pédagogique, religieuse. Toutefois, le romancier, se contentant de la donner à voir et à interpréter, fut loin d'asservir son roman à un projet idéologique : par une série de dissonances et de mises à distance, il invita le lecteur à s'interroger sur

la célébration par le doyen de Killerine de sa pieuse réussite. Malgré son inexpérience des passions, il est finalement convaincu d'avoir eu raison contre ses frères et sa soeur.

Prévost a conçu son personnage comme une amplification considérable de Tiberge, le mentor malheureux de des Grieux. Mais il a lui donné un haut degré de bizarrerie et de grotesque. On le constate dès la première page où il fait son auto-portrait : *« J'avais apporté en naissant trois infirmités, dont tous les soins et les remèdes de l'art n'avaient pu me délivrer. Mes jambes étaient crochues, quoique fermes d'ailleurs, et de longueur assez égales pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étais bossu avec cela par-devant et par derrière ; et pour comble de disgrâce, j'avais le visage défiguré par deux verrues qui étaient plantées régulièrement au-dessus de mes yeux, et qui s'avançaient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avais la tête fort grosse, la taille pleine, mais ramassée et extrêmement courte. Enfin toute ma figure semblait être une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices et les dérèglements de l'âme. »* Le romancier affecta donc son personnage d'une monstrueuse difformité qui fait de lui un véritable diable en soutane, et qui crée un contraste comique avec l'univers mondain où il évolue. Chargé d'âmes, et comme prêtre et comme frère aîné, il intervient lourdement, indiscrètement, dans la vie des autres, et se trouve déconcerté par la vanité de ses efforts et les conséquences calamiteuses qu'ils entraînent ; toujours en retard sur les événements, lancé dans des aventures dramatiques ou ridicules, dans de folles intrigues, il ressemble, par ses actions et par ses motivations, à ceux qu'il conteste : délaissant sa fonction, il se consacre à une vaste manipulation qui conduit après bien des détours à asseoir la réussite sociale de sa famille. S'il est un narrateur lucide, il est pourtant l'homme le plus ignorant d'autrui parce qu'il n'a pas de passions inavouées : toujours sincère, sans arrière-pensée, il peut ironiser sur lui-même avec une courageuse bonne humeur. Et il est sans cesse désarmé devant l'évènement, montre une irresponsabilité funeste, se révèle un mentor incompetent et borné, ne provoquant que des erreurs fatales à son entourage : sa carrière est semée de cadavres, mais il dénie sa part de responsabilité dans ces catastrophes, et continue d'afficher une parfaite bonne foi. Ainsi, on lui apporte le cadavre de Dilnick (un homme tué en duel par Patrice, son frère) et il a ce trait d'humour noir : *« J'étais avec le comte et mylord Tenermill, lorsque ce lugubre présent m'arriva. »* La formule est tout à fait déplacée (nul ne songe à lui faire cadeau d'un cadavre), mais elle est symptomatique du détachement du personnage à l'égard de ses victimes : comme il ne reconnaît jamais ses torts, sa compassion reste toute rhétorique. Ces effets d'humour noir permettaient ainsi d'opérer une réévaluation critique du comportement du narrateur : sous sa face risible et innocente, il recèle un monstre d'égoïsme et de sadisme. Prévost l'a maintenu dans une tension entre apparence grotesque et monstruosité morale, l'humour noir servant de révélateur de son ambivalence. Il ne faisait triompher le pouvoir politique et la religion que pour rendre douteux leur combat et équivoque leur succès.

Recourant comme dans ses autres romans à la forme des mémoires fictifs, Prévost soumit l'ensemble du récit au point de vue unique du doyen, le roman étant une narration à la première personne. De ce fait, il s'est bien gardé de sacrifier à la logique et à une honnêteté trop simpliste une obscurité nécessaire à la vérité du roman. Par un excès de clarté, la nature même des personnages nous échapperait. Ainsi, nous ne savons pas, dès le début, que Patrice sera abandonné par Mlle de L. et reviendra à Sara, non seulement résigné, mais passionné.

Le roman serait charmant si le romanesque n'était gâté par des bizarreries, des invraisemblances et une fiction par trop artificielle. L'enchevêtrement des actions est inextricable, les bonnes intentions du doyen intervenant toujours à contretemps, provoquant des cascades de malentendus dans lesquels tout le monde se perd.

Prévost, brossant un vaste tableau de moeurs, situa son roman quarante ans en arrière, autour de l'année 1690, dans le milieu de la cour de Saint-Germain qui était celle du roi d'Angleterre détrôné Jacques II, entouré de réfugiés qu'on appelle « jacobites », à une époque où la crispation dévote de Louis XIV suscita un mouvement de rejet grandissant. Il attribua à ses héros nobles des ambitions guerrières et des motivations passionnelles qui étaient désormais obsolètes. Le propos moralisant du doyen, qui évoque par sa tonalité le goût baroque, démodé depuis environ 1660, qui a un parfum d'archaïsme, est opposé à la teneur moderne, libertine ou passionnée, des intrigues où il plonge ses personnages, à un esprit où s'imposent la liberté des moeurs, la montée des philosophes, la

légitimation des sens et du plaisir. Prévost fit de son héros un soldat de Dieu dans un monde sans Dieu, qui en est réduit à assurer la promotion de sa famille : son itinéraire participe d'un moment historique où l'Église occupait encore une place politiquement dominante, mais où les consciences et les mœurs se détachaient d'elle. Le triomphe du doyen anticipe l'échec de sa cause parce qu'elle a été vidée de son sens.

Prévost proposa donc une réflexion relativiste sur les lois divines et les impératifs de la conscience. Le roman montre la difficulté d'accorder les règles de la religion avec les maximes et les usages du monde. Le doyen possède dès le début la vérité que Clarendon révèle à Cleveland seulement à la fin de son histoire. Mais il n'a pas encore affronté les épreuves de la vie réelle ; sa vocation (c'est en quoi il est exemplairement prêtre catholique) est de se tenir à l'extérieur des passions ; son inexpérience est la condition de son apostolat, on pourrait même dire de son martyre ; il n'a pas l'impuissance intérieure de l'« *homme de qualité* », ni la tendance au désespoir et au nihilisme qui est chez Cleveland ; sa foi est bien assurée, ses principes ne sont jamais affaiblis par le doute : ses malheurs viennent précisément de l'ardeur militante avec laquelle il veut faire respecter la morale et la religion ; mais, s'il est dupe de ceux qu'il prétend sauver malgré eux, s'il se repent de ses sévérités et s'il descend à des concessions encore plus dangereuses, cahin-caha il arrive néanmoins à son but, et les êtres rebelles et passionnés qu'il veut conduire au bien rencontrent enfin le bonheur dans ce qu'exigeait d'eux la véritable sagesse. Il dit de Patrice qu'il « *portait un fond secret de mélancolie et d'inquiétude qui l'excitait sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquait. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu l'empêchaient d'être heureux* ». Ce « *bien inconnu* », était-ce le bonheur en Dieu, l'amour fou, l'union d'un christianisme modéré et des droits de la nature ? Le savait-il lui-même ? On constate l'ambiguïté labyrinthique de Prévost.

Mais, malgré des morts violentes et des passages d'un ton très sombre, ce roman est le plus optimiste de ceux que Prévost a écrits, comme si la longue crise intellectuelle et morale dont l'« *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* » avait été l'expression la plus grave était désormais dépassée.

En juillet 1735, fut publié le tome I du « *Doyen de Killerine* ». Pendant six mois, la censure interdit la suite, qui était écrite.

En novembre, Prévost se lança dans une polémique avec le « *Journal de Trévoux* », organe des jésuites.

En décembre, il rentra à Paris.

En janvier 1736, comme il n'était pas astreint à la résidence en un monastère, il devint aumônier du prince de Conti, son puissant protecteur qui était libertin et même athée : c'est alors qu'il devint l'abbé Prévost et qu'il reconquit sa dignité. Sa vie allait désormais être plus tranquille. Accomplissant ainsi le rêve de des Grieux après la première trahison de Manon, il acquit une petite maison à Chaillot, où il vivait en compagnie d'une gouvernante âgée de vingt-sept ans, la « *gentille veuve* » qu'était Mme de Genty. Ses problèmes financiers ne disparurent pas, mais s'atténuèrent. Il fit la connaissance de Jean-Jacques Rousseau et devint son ami.

En 1736, il travailla aux dernières parties de « *Cleveland* ».

Il chercha, en vain, à se réconcilier avec les jésuites, s'efforça de concilier religion et société, prit parti pour les catholiques irlandais et Jacques II. Déçu par l'hostilité des jésuites, il se tourna vers les philosophes et les francs-maçons.

En mars, il retourna à Amsterdam.

Le 20 janvier 1737, en Hollande, il rencontra Voltaire, qui écrivit : « Je n'ai jamais parlé de l'abbé Prévost que pour le plaindre d'avoir manqué de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies, car il me paraît que la langue des passions est sa langue naturelle. » (« *Correspondance* », 1735).

En 1737, la proscription de ses romans l'incita à retarder la publication de ses romans achevés.

L'appui du prince de Conti n'empêcha pourtant pas que la deuxième partie du « *Doyen de Killerine* », présentée officiellement à la censure le 2 janvier 1738, ne fût refusée. Il put la publier en 1738-1739, avec les derniers tomes de « *Cleveland* ».

Cette année-là, se refroidit l'amitié avec Voltaire qui trouvait que, dans '*Le pour et le contre*', il ne le défendait pas assez contre son ennemi, Desfontaines.

En 1739, son père mourut, mais il n'assista pas à ses obsèques.

Ayant renoué avec Lenki, il fut de nouveau mené à la ruine. Comme, en février 1740, il était menacé par des fournisseurs d'un décret de prise de corps, il sollicita l'aide de Voltaire, lui demanda une somme de cinquante louis, moyennant quoi il lui proposait de composer rapidement une "*Défense de M. de Voltaire et de ses ouvrages*". Ce fut sans succès. Voltaire lui confia plutôt la correction de ses oeuvres et proposa de le recommander à la cour de Frédéric II. En novembre, Prévost le remercia, mais ne voulut pas aller à Berlin. Comme il avait dû, en octobre, arrêter la publication de '*Le pour et le contre*', Voltaire n'avait plus besoin de lui. Ce fut la fin de leurs relations.

Entre temps, à la suite de faits restés mystérieux, probablement quelque collaboration à une gazette clandestine et scandaleuse, ennemie du pouvoir où il avait imprudemment annoté des écrits dénigrant la Cour, l'abbé Prévost dut de nouveau s'exiler, vers Bruxelles puis Francfort. Ruiné et éprouvant la misère d'une liaison finissante, il cherchait à vendre sa plume, mais ne pouvait pas se résoudre à passer au service de Frédéric II.

Il participa à diverses publications anonymes (la "*Relation du Parnasse*" semble être en grande partie de lui). Et il continuait à écrire ses livres pour lesquels il adopta une tonalité plus morale :

"*Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*"

(1740)

Biographie

Fille de René Ier d'Anjou, elle épousa, en 1445, Henri VI d'Angleterre sur lequel elle eut une grande influence. Elle fut rendue responsable des revers anglais à la fin de la guerre de Cent Ans et prit une part active à la guerre des Deux-Roses. Vaincue et capturée en 1471, elle fut libérée contre rançon en 1475 et mourut en France.

Commentaire

Prévost avait choisi un personnage historique qui avait réalisé l'équilibre du tumulte et de l'ordre, un domaine historique qui correspondait à son imagination. Mais il céda parfois à la tentation du romanesque, écrivant une «*histoire particulière*», et résolvant les problèmes d'interprétations psychologique en romancier.

"*Histoire d'une Grecque moderne*"

(1740)

Roman

Le narrateur, un vieil homme, ancien ambassadeur à Constantinople, prend la plume pour justifier sa conduite et comprendre la folle passion qu'il a éprouvée pour une jeune Grecque, Théopé, qu'il avait, alors qu'elle était âgée de dix-sept ans, libérée des turpitudes du sérail et initiée à la morale occidentale pour l'asservir à son désir. Mais, convaincue par le discours de son protecteur sur la supériorité de la situation de la femme en France, elle dit vouloir effacer son passé ignoble et par le travail, la lecture, la retenue vertueuse, accéder à un nouvel être. Pour retrouver son autonomie, elle se refusa à lui, et, exaspérant son désir, parvint à le dominer : elle rejeta ses offres les plus généreuses, et déclina même une proposition de mariage. Pris au piège de son discours, restant le spectateur impuissant de son mystère, l'ambassadeur oscilla entre une admiration éperdue et le soupçon : ne cherchait-elle pas à assurer son pouvoir sur lui en se livrant par ailleurs à d'autres amants? En effet, d'autres hommes gravitent autour d'elle, en particulier un prétendu frère retrouvé et

un seigneur turc. Plus il soupçonnait Théophé de lui être infidèle, plus son amour augmente, et la jalousie avec. Quand, victime d'une disgrâce politique, il fut obligé de rentrer en France et le fit avec elle, sa suspicion s'accrut, sans qu'il puisse arriver à aucune certitude. Dans le tourbillon mondain, fut-elle vertueuse, coquette, fieffée libertine? Jamais il n'a pu le savoir. Il finit par vivre solitaire, vide, ne pouvant même plus aimer Théophé, indifférent à sa mort, qu'il n'apprend que quelques mois après.

Commentaire

Prévost inventa son roman à partir d'une histoire vraie. En 1697, l'ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, M. de Ferriol, amena en France une jeune esclave circassienne qu'il avait rachetée. Devenue Mlle Aïssé, elle intéressa la société parisienne par l'énigme de ses relations avec Ferriol et par sa liaison passionnée avec le chevalier d'Aydie, après laquelle elle s'était vouée à la dévotion jusqu'à sa mort en 1733. libérée du harem par un diplomate français qui ressemble beaucoup à Ferriol.

La narration est subjective : « *Je suis l'amant de la belle Grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs ou de mes peines?* » Mais Prévost constata l'impossibilité d'une narration véridique quand le narrateur et le protagoniste ne font qu'un, mit en question le roman à la première personne, en vint à penser que ce genre tant utilisé à son époque, justement pour faire authentique, ne mène qu'à l'inauthentique, au mensonge.

Il remet en question, aussi, son propre art romanesque : le narrateur, comme tant d'autres de ses personnages, écrit pour essayer de comprendre, mais l'écriture subjective transforme sa vie en mythe, toujours excessif et falsifiant. Comment la parole narrative pourrait-elle nous éclairer, nous délivrer du mythe, alors que justement elle contribue à le créer? Il a bien senti la contradiction insoluble dans laquelle se trouve prise toute sa création romanesque, et qui lui donne son pathétique.

Le roman, où il jouait de l'opposition entre le genre des mémoires (de type autobiographique) et celui de l'«histoire» (de type biographique), marqua le passage chez lui du roman métaphysique aux romans d'exploration morale. Aimant ces glissements d'une situation de comédie à un tragique qui détruit l'être, au-delà d'une classique et banale « affaire de sérail », il analysa les tourments de la jalousie et fit sentir l'illusoire ambiguïté d'une confession consciemment rédigée sous l'empire de l'amour. Présentant le long soliloque-souvenir de l'ambassadeur, qui tente de justifier son comportement et de comprendre sa protégée, il s'est arrangé pour ne pas laisser au lecteur les moyens de percer les mystères de cette relation. D'une part, il lui fait découvrir Théophé à travers les seules images contradictoires que l'ambassadeur en donne. En même temps, il suscite le doute sur cette vision de l'ambassadeur qui se révèle égocentrique, jaloux, possessif, presque fou. Ce labyrinthe psychologique qui relance sans cesse l'interprétation, met en place les éléments sur lesquels repose le sens du roman :

- L'opposition culturelle entre l'Europe et la Turquie.
- Les rapports conflictuels entre le protecteur et son obligée : en racontant l'histoire de cette femme, en analysant au scalpel la confusion de ses sentiments pour Théophé, au fil des pages et avec une mauvaise foi grandissante (le roman fait souvent songer par son contenu et le modernisme de sa technique à *'La chute'* d'Albert Camus), le narrateur, nouvel Arnolphe face à une autre Agnès, révélait sa propre incapacité à entendre le discours qu'elle lui tenait, à partager son point de vue, ne parvenait jamais à connaître la clé de ses tourments, faisait apparaître la contradiction où le couple était enfermé. Le jaloux apparaissait comme un exilé et un apostat de l'amour dont Prévost faisait une analyse critique, le peignant uniquement sous son aspect possessif, distinguant la fureur possessive de la jalousie naturelle et montrant le développement d'une maladie de l'âme. Prévost fait une étonnante analyse psychologique et clinique de la jalousie, jusque dans ses manifestations les plus dégradantes de folie et de sénilité. C'est au Proust de *'La prisonnière'* qu'on songe alors. Tandis que la dépendance de Théophé lui interdit un choix amoureux authentique, l'ambassadeur est tenté par les rapports interchangeable du libertinage ; puis il s'attache à Théophé parce qu'elle fait de lui un Pygmalion ou qu'elle menace son pouvoir : il attend de sa partenaire une confirmation de son moi. Prévost montre par là l'effet sur le désir masculin de la contradiction où est enfermé le désir féminin :

face à l'indifférenciation du libertinage, la femme n'est reconnue comme sujet légitime qu'autant qu'elle se refuse au plaisir. Le roman est fait d'un duel, non d'un marivaudage, ce récit d'une vie gâchée étant au contraire une illustration dramatique de la non-communication.

- La difficulté du sujet à s'établir face aux autres et à leurs regards : suffit-il à Théopé de changer de nom pour échapper à l'enfance, à son passé, aux attentes des autres et aux rôles assignés par la société?

- L'impossibilité pour le plus lucide des hommes de comprendre l'énigme qu'est l'âme féminine et de se juger lui-même. Théopé est peut-être perverse, peut-être martyre. Ce roman de l'impossible connaissance d'un autre être, de la non-communication, nous apprend que nous restons prisonniers de nos désirs, de nos rêves, de nos propres visions des choses et des êtres.

- L'incapacité du sujet à se libérer du narcissisme dont témoignent la claustration de Théopé et l'enfermement du narrateur dans ses obsessions : l'effort vers la lucidité se heurte à une limite infranchissable, celle que lui oppose la passion, ou plutôt, car le mot est trop peu précis, l'amour-propre : l'énigme qu'est pour lui Théopé empêche le narrateur de pousser l'introspection jusqu'à la parfaite conscience, et l'amour qu'il lui voue l'empêche d'apercevoir l'amour qu'il se porte à lui-même ; sa passion plus ou moins bien éteinte, il reste en lui un malaise, un besoin de se mettre en paix avec soi-même et de se faire donner raison par autrui qui le rendent à la fois comique et émouvant.

L'"*Histoire d'une Grecque moderne*" présente ainsi une image troublante du malaise du couple, du sujet, de la parole.

On a pu y voir une version noire de l'"*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*", dont, dix ans après, Prévost reprit les aspects majeurs pour les infléchir dans un sens fortement négatif. Comme des Grieux, le diplomate modèle en fonction de ses désirs l'image de cette fille, image dont il s'éprend de plus en plus au fil d'événements insignifiants. Amour frustré, vie gâchée, est-ce la dernière aventure de des Grieux vieilli? Peut-être. Mais Théopé, elle, est vivante, présente ; elle refuse de se conformer à l'image. De plus, l'image est double, contradictoire : il la voudrait tantôt vertueuse, occidentalisée, libre, tantôt esclave encore, soumise à ses désirs. Théopé repousse l'amour de son libérateur au nom de cette liberté même qu'il lui a donnée et de la vertu austère qu'il lui a enseignée. Elle donnait un autre exemple de cette rhétorique de la sincérité qu'avait déjà maniée des Grieux. On ne sait si elle est perverse ou si elle est martyre. Comme Manon, elle est foncièrement équivoque, et sa vertu relève de l'imposture ; mais cette imposture est justifiée par la tyrannie masculine ou sociale. Sous le nom de vertu, elle défend la dignité de femme et sa liberté. Elle sent en elle une « *inquiétude continuelle* » : nous sommes plus près du romantisme que du roman sentimental.

Avec ses personnages libertins, ses propos ambigus, son ton désenchanté, le roman est l'une des plus parfaites réussites de Prévost.

La liaison de Prévost avec Lenki, devenue Mme Dumas, connut une fin lamentable après avoir duré dix ans.

Il chercha à se réconcilier avec sa famille, car, en septembre 1741, il fut autorisé à rentrer en France (mais avec ordre de rester éloigné de Paris). Il était à Francfort, en route vers la cour de Frédéric II, où il était recommandé. Mais il hésita à poursuivre son voyage. En novembre, il préféra rentrer en France, revenir à Paris où allait commencer une vie plus paisible.

Il publia :

“Mémoires pour servir à l’histoire de Malte
ou
Histoire de la jeunesse du commandeur de C****
(1741)

Roman de 355 pages

Dans ses mémoires, le commandeur de Malte raconte comment, jeune et riche aristocrate rêvant de grandeur, il renonça à son héritage pour courir les mers sous la bannière de l'ordre de Malte. Il y trouva la grande amitié d'un Espagnol naufragé et une passion pour une très jeune fille, Héléna, dont il fit sa maîtresse, passant son temps à l'enlever à sa mère, aux pirates, au roi du Maroc..., cherchant à concilier réussite sociale et plaisir de l'amour, passion et devoir. Mais, quand elle réapparaît à Malte, elle a été à ce point défigurée par la petite vérole, elle est rendue si hideuse que le chevalier ne la reconnaît pas, que sa grande passion s'évanouit ; malgré son estime et les efforts qu'il fait pour lui garder son affection, il constate que son cœur ne ressent plus rien pour elle. Or Héléna le reconquiert, en renouant avec lui les habitudes sensuelles qui font renaître une passion aussi ardente que jamais. Mais le chevalier se sépare finalement d'elle, l'abandonne froidement, moins par lassitude que parce qu'il recule devant un attachement qui le conduirait à l'abîme.
Contre toute attente, ce fut le sage Espagnol qui mourut d'amour.

Commentaire

Tempêtes, corsaires, duels, abordages, meurtres et trahisons, sur fond de Méditerranée, animent ce roman d'aventures dans un univers à la dérive, où l'héroïsme n'est plus de saison. Prévost n'a pas été très attentif : un personnage d'abord appelé Elvire est appelé ensuite Clementia !

“*L’histoire de la jeunesse du Commandeur*” est comme une réécriture de “*L’histoire du chevalier des Grieux*”, et en prend le contrepied : le héros est ce que voulait devenir des Grieux : un chevalier de Malte ; il est amoureux d'une femme indigne de lui, mais au lieu d'élever cet amour à l'absolu et d'oser, comme des Grieux, le préférer, pour ses jouissances et pour ses souffrances, au bonheur de la vertu, il sait bien que sa vraie vocation est de servir l'ordre de Malte et d'y avancer sa carrière ; néanmoins il est pris, et plusieurs fois sur le point de tout sacrifier à l'amour, jusqu'à ce qu'il recule devant ce que des Grieux a assumé, un attachement qui le conduirait à l'abîme ; Héléna est douce et fidèle, au contraire de Manon ; différence encore plus grave, quand, par la péripétie la plus saisissante du roman, elle est devenue laide ; sa réapparition à Malte produit sur son amant un effet à la fois proche et différent de celui de la réapparition de Manon à Saint-Sulpice sur des Grieux.

À la fois comique et désespérant, ce récit d'une folie de jeunesse est aussi un roman noir, où une providence divine malveillante semble s'acharner sur ceux qui tentent de sauver quelque chose de l'amitié et de l'amour dont Prévost souligne les apories, le désenchantement, le sentiment du vide, d'une dissolution du moi. Il jette une lumière crue, non sur l'amour, mais bien sur les illusions du cœur, les interférences du désir et de l'amour, le mythe passionnel et l'exploitation sexuelle qu'il autorise. Les idéaux invoqués par le narrateur, qui est lucide, mais triste et froid, sont accusés jusqu'au vertige, mais son comportement et son discours sont aussi bien l'expression de sa mauvaise foi que la preuve de son aveuglement ou que la fidélité nostalgique à une identité et à un monde révolus. Le passé n'est plus rien dans sa vie, il est devenu tout entier l'homme de son Ordre, et son récit est l'un des plus désenchantés et l'un des plus impudiques que Prévost ait écrits.

**“Les campagnes philosophiques
ou
Mémoires de M. de Montcal, aide de camp du maréchal de Schomberg,
contenant l’histoire de la guerre d’Irlande”
(1741)**

Roman

M. de Montcal raconte, avec la dignité du soldat, sa belle carrière de traître : traître à son pays, puisqu’il est passé au service du parti orangiste en Angleterre et a combattu en Irlande ; à son chef, M. de Schomberg, dont il exploita les séniles désirs ; à l’amour, puisqu’il ne cessa de passer d’une femme à l’autre et en tirait volontiers profit.

Commentaire

“*Les campagnes philosophiques*” n’ont de philosophique que leur titre : elles peignent des passions violentes, des êtres déséquilibrés ou énigmatiques, et, comme toujours chez Prévost, le compromis de l’égoïsme et de la générosité, de l’entraînement et de la réflexion. Ce roman souligne lui aussi les apories de l’amour, le désenchantement, le sentiment du vide, d’une dissolution du moi. Les idéaux invoqués par le narrateur sont accusés jusqu’au vertige, mais son comportement et son discours sont aussi bien l’expression de sa mauvaise foi que la preuve de son aveuglement ou que la fidélité nostalgique à une identité et à un monde révolus.

**“Histoire de Guillaume le Conquérant”
(1742)**

Biographie

Né en 1027, il était le fils illégitime du duc de Normandie Robert Ier, qui le désigna comme successeur. Mais il ne s’imposa en Normandie qu’en 1047. Il se brouilla avec le roi de France, Henri Ier, qui l’avait d’abord soutenu contre ses vassaux, et qu’il vainquit en 1054. Cousin d’Édouard Ier le Confesseur, roi d’Angleterre, qui le reconnut pour héritier en 1051, il s’assura le trône par sa victoire d’Hastings, en 1066, sur le roi Harold II. Il établit une forte monarchie, implantant le régime féodal, créant une administration efficace et s’appuyant sur l’Église. Il eut à faire face à des révoltes en Angleterre et en Normandie où son fils, Robert Courteuse, fut soutenu par le roi de France Philippe Ier.

Commentaire

Prévost avait de nouveau choisi un personnage historique qui avait réalisé l’équilibre du tumulte et de l’ordre. Mais l’ouvrage reposait sur une information beaucoup plus solide que dans le cas de “*Histoire de Marguerite d’Anjou*”. Il s’efforça de restituer la logique de la vie du Conquérant. Il s’attacha à définir «*le grand homme*» et présenta un exemple de despote éclairé qui ne céda pas aux vues utopiques. Ce pessimisme latent et la persistance du romanesque dans les “*Histoires*” expliquent qu’elles n’aient pas été comprises.

En septembre 1742, Prévost, à force de suppliques et grâce aux protections dont il bénéficiait, obtint son pardon et put revenir à Paris. Il mit un terme définitif à sa liaison avec Lenki. Avec la fin des soucis d’argent, il s’assagit. Il fréquenta des sociétés choisies (les salons de Mme de Gréquy, de Mme Doublet, les réunions chez le joaillier Mussard à Passy, où il voyait Jean-Jacques Rousseau, fervent lecteur de “*Cleveland*”). Comme il avait épuisé son propre fonds, il entreprit une nouvelle carrière

moins agitée, se consacrant presque exclusivement à des travaux de compilation, d'édition et de traduction qui lui assurèrent stabilité financière et respectabilité.

Ainsi, en 1742, il poursuivit son travail d'intermédiaire entre la littérature anglaise et le public français, en traduisant "*Pamela*", un roman de Samuel Richardson, dont il se sentait proche par le pathétique, la réflexion morale et la sensibilité ; il y opéra des coupes et le rendit peut-être un peu trop conforme au goût de l'époque ; mais il fut à l'origine de sa popularité en France.

En 1743, il fit un voyage en Italie.

Il publia sa traduction des premiers volumes de "*L'histoire de Cicéron*" de Conyers Middleton (religieux qui fit scandale, en 1748, en contestant la réalité des miracles chrétiens). Il commença la traduction des "*Lettres de Cicéron*".

En 1744, il traduisit du latin les "*Lettres de Cicéron à Brutus*", témoignant ainsi de son admiration pour l'orateur romain et pour ses convictions philosophiques.

Sa morale étant désormais réaliste et utilitaire, il s'engagea aussi dans la voie du didactisme encyclopédique, en écrivant :

***“Les voyages du capitaine Robert Lade
en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique,
contenant l'histoire de sa fortune, & ses observations sur les colonies
& le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais, &c.”***
(1744)

Roman

Ruiné par les « *révolutions du Sud* », Robert Lade participe à une expédition sur les rives de l'Afrique et de l'Indonésie, puis, ce qui marque le succès de son entreprise, retrouve sa demeure londonienne. Il repart en Afrique, puis en Amérique, et, quand il revient, il est assez riche pour jouir sans crainte de ses biens.

Commentaire

De ce livre rédigé à la hâte, qui se présente comme une compilation de récits de voyages, que fédère une intrigue réduite au nécessaire, on ne sait avec toute assurance si c'est une oeuvre originale, une traduction libre ou une supercherie.

En tout cas, le récit, qui est entremêlé d'histoires tragiques et même horribles, témoigne de la curiosité de Prévost pour l'exotisme et constitue un excellent document sur la colonisation d'ancien régime. Il y esquisse « l'histoire physique et morale » des contrées visitées, ce qui lui permet de stigmatiser le processus colonial. L'opposition entre les côtes ouest-africaines et le cap de Bonne-Espérance recouvre une opposition entre les indigènes, détenteurs de trésors naturels, et les colons européens, exploitants plus ou moins légitimes de ces biens.

Privé d'un bien considérable par la défaillance d'une économie sophistiquée, Robert Lade reconstitue sa fortune en deux étapes qui correspondent aux directions qu'il prend : loin de la civilisation qui a fait son malheur, il s'empare d'une matière première, l'or, dont les sauvages ignorent la valeur ; revenu parmi les siens, il le convertit en une monnaie admise et appréciée. Il peut alors regagner Londres et rétablir sa réputation.

“Mémoires d'un honnête homme”
(1745)

Roman

Vers 1735, le comte de ***, prisonnier dans la forteresse d'Innsbrück, raconte comment, quinze ans plus tôt, alors qu'il était jeune, qu'il était en conflit avec son père qui voulait le forcer à un mariage, il avait quitté sa province pour vivre quelque temps à Paris ; comment un marquis débauché, ami de son père, l'avait initié aux «*petites maisons*» où il retrouvait tour à tour prostituées, dames du monde et petites maîtresses... De souper en souper, il fut conduit du vice à la vertu.

Commentaire

L'initiation du comte au monde s'effectue selon des modalités proches des “*Égarements du cœur et de l'esprit*” de Crébillon ou des “*Confessions du comte de ****” de Duclos. La peinture des assemblées parisiennes ne permit pas seulement à Prévost de les concurrencer sur leur propre terrain : considérant la société parisienne en ethnologue, il développa des vues originales sur l'évolution des mœurs et de la société françaises, se préoccupa de la dégénérescence des civilisations. La promotion du privé qui caractérisa le mitan des Lumières ne lui échappa pas plus que l'affaiblissement de l'aristocratie, ou que l'investissement des espaces masculins par les femmes. Il opposa à la société libertine une petite société sentimentale, évoqua de nouveau un amour délicat et romanesque, dans un climat ancien, mit en contradiction la morale sociale et les sentiments naturels. Il tira le roman libertin du côté du récit de destinée tragique, ouvrant ainsi la voie à “*La nouvelle Héloïse*” (1761) et aux “*Liaisons dangereuses*” (1782). Mais le dénouement fut faussé par une réapparition du conflit familial. Le roman se doublait d'une apologie personnelle.

La critique du temps condamna cette tentative de renouvellement de Prévost qui signa là un double testament : celui d'une œuvre et celui d'une époque. Le roman étant resté inachevé, une suite apocryphe montra ce qu'on attendait de lui et ce qu'il se refusait à écrire.

En 1746, l'abbé Prévost fut invité par d'Aguesseau à s'occuper d'une des grandes entreprises éditoriales du siècle des Lumières, à laquelle il allait consacrer treize années :

“Histoire générale des voyages”
(1746-1759)

Recueil de textes en quinze volumes

Commentaire

Cette énorme compilation était un inventaire mi-scientifique mi-romanesque des connaissances acquises sur les peuples et les continents. Grâce à cette entreprise, les Français purent disposer de tous les récits de voyage en Amérique (vol. XII à XV).

Prévost se contenta au départ de traduire un texte anglais sans autorisation (les deux pays étaient en guerre). Cependant, à partir du volume VIII, ce fut lui qui rassembla et organisa les matériaux, découvrant en chemin le plan de l'ouvrage. Dans l'esprit des Lumières, il voulait constituer, à partir des récits de voyageurs de tous temps et de tous lieux, un savoir universel. Il conçut ces récits (dont il offrait des extraits critiques et raisonnés) comme des documents de première main sur tous les continents, leur exploration (qui prenait parfois la couleur du roman), leur exploitation et leurs multiples cultures. Il voulait aussi offrir ainsi la matière d'une réflexion anthropologique et philosophique. Il partageait donc certaines ambitions de l’“*Encyclopédie*”, qui sut en tirer profit, et fut un prélude important à l’“*Histoire des deux Indes*” de Raynal.

Comme de nombreux romanciers du XVIIIe siècle, il avait utilisé des récits de voyage dans ses romans, notamment dans *l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* et *Cleveland*. Avec cette *Histoire générale des voyages*, on peut comparer chez lui l'écriture romanesque et l'écriture du récit de voyage. Sa familiarité avec les récits de voyage apparaît à plusieurs niveaux. D'une part, elle lui permit d'éviter les clichés de la propagande officielle, en infléchissant le récit dans le sens d'une plus grande exactitude, qui ajoutait paradoxalement à l'exotisme. D'autre part, on peut lire, sans forcer le texte, le parcours intérieur de ses héros narrateurs en termes spatiaux : les mouvements du cœur, chez lui, ont quelque chose à voir avec ceux des voyageurs.

Les récits prirent, sous sa plume, des aspects romanesques. Ainsi, il jugea bon de réécrire la narration du Portugais Pinto en faisant parler le voyageur, dans l'unique but de rendre la lecture plus agréable. Ailleurs, il broda sur la première découverte du Brésil, afin de transporter le lecteur en exaltant l'héroïsme de l'aventurier. Ou encore il brossa, sur les rivalités coloniales, de puissants tableaux dignes des plus piquants romans d'aventures. Jouant sur les deux types d'écriture, celle du roman et celle du voyage, il rendit ainsi le roman plus vrai, conformément à un critère cher aux romanciers du XVIIIe siècle, et il conféra aux récits de voyage des accents romanesques qui correspondaient au goût des lecteurs du temps. Les deux genres alors se rejoignirent sous le sceau de la littérature d'évasion. Il confirma son goût pour le mouvement, l'instable, la découverte.

La collection, dont les derniers tomes ont été rédigés par des continuateurs, fut vendue par souscription, à raison d'un volume par an.

En 1747, l'abbé Prévost continua et termina ses traductions de Cicéron.

En 1749, il commença sa traduction de *'Clarisse Harlowe'*, de Samuel Richardson, qu'il publia en 1751.

En 1750 et 1755, Prévost adapta aussi de l'anglais un petit dictionnaire de termes rares ou anciens, ayant trait aux sciences et techniques, le *"Manuel lexique"* (en deux volumes).

En 1750-1751, il eut des rencontres fréquentes avec J.-J. Rousseau chez le joaillier Mussard, à Passy.

En 1753, il donna sa dernière édition revue et corrigée de *'Manon Lescaut'*.

Le 20 juillet 1754, le pape Benoît XIV le pourvut du bénéfice du petit prieuré de Saint-Georges de Gennes, dans le diocèse du Mans, qui lui rapporta un assez bon revenu.

De janvier à août 1755, il revint au journalisme en prenant brièvement la tête du *"Journal étranger"*, qui périssait vite.

Cette année-là, il publia les premiers volumes de la traduction de *"History of sir Charles Grandison"* de Samuel Richardson, sous le titre de *"Nouvelles lettres anglaises ou l'Histoire du chevalier Grandison"*. Dans un avertissement, il prit soin d'avertir que *«l'ouvrage anglais ayant été fini sur de faux mémoires, qui en rendent la conclusion fort insipide, on s'en est heureusement procuré de plus fidèles et de plus intéressants [...] Les soins que cette recherche a demandés, surtout dans un temps de guerre, sont une assez bonne excuse pour le délai de la publication.»* Les romans de Richardson éclipsaient alors quelque peu les siens.

En 1759, il publia le tome XV et dernier de *'L'histoire des voyages'*. Il commença à écrire un roman, *'Le monde moral'*.

En 1760, il s'installa dans une autre maison tranquille, à Saint-Firmin, en forêt de Chantilly, près de la résidence des princes de Condé, où, enfin rassasié d'aventures, il mena une vie simple et paisible. Il mit cette jolie propriété au nom de Mme de Genty. De nouveau aux prises avec les soucis d'argent et l'écriture forcée, car, s'il travaillait beaucoup, il gagnait assez peu, il laissa en suspens *'Le monde moral'*, pour, à la demande de son protecteur, le prince de Conti, écrire plutôt l'histoire de la maison de Condé et Conti (il n'en reste rien). Il publia une traduction de *'L'histoire des Stuarts'*, de David Hume. Il était conscient de la grandeur de son œuvre, mais se sentait incapable de la poursuivre. D'avril 1761 à janvier 1763, il mena une action en justice pour obtenir le bénéfice non payé de son prieuré de Gennes. Il obtint une maigre pension.

En 1761, il publia sept volumes de traduction, dont les *"Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu"* de Sheridan.

Il se proposait d'écrire trois ouvrages d'apologétique ("*La religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connaissances humaines*" - "*Histoire de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi depuis l'origine du christianisme*" - "*L'esprit de la religion dans l'ordre de la société*"). En 1763, il publia une traduction de "*Almorán et Hamet*" de Hawkesworth. Il écrivit trois livres qui furent publiés après sa mort :

"Lettres de Mentor à un jeune seigneur"
(posthume, 1764)

Essai

Commentaire

Prévost y définit un christianisme éclairé.

"Contes, aventures et faits singuliers"
(posthume, 1764)

Recueil de textes en deux volumes

**"Le monde moral
ou
Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain"**
(posthume, 1764)

Roman

Le P. Célérier et l'abbé Brenner, retirés au monastère par désespoir, continuent à ressasser, l'un le meurtre de Mlle Tékely perpétré dans une crise de jalousie, l'autre son amour impossible et sans retour pour sa jeune pupille, Mlle de Créon.

Commentaire

Ce testament est plutôt un recueil décousu d'histoires singulières où se multiplient enlèvements, duels sanglants, voyages, emprisonnements, mariages forcés, passions malheureuses, etc.. Au fil de ses rencontres, le narrateur, en véritable philosophe de son temps, entreprend de réaliser une sorte d'encyclopédie des passions, passe de l'erreur à la vérité, dans son exploration méthodique du cœur, «*monde souterrain*», domaine de l'irrationnel, de la mauvaise foi, des contradictions. Procédant à une enquête sur les versions différentes du même événement ou sur le décryptage de l'aspect physique des personnages, il cherche à déchiffrer le cœur de l'être humain.

On peut y voir un prolongement de "*Mémoires d'un honnête homme*", la reprise ayant permis au romancier de dénouer l'impasse qui risque d'absorber l'honnête homme et de résoudre le conflit œdipien dont il est l'objet. Mais, dans "*Le monde moral*", la figure paternelle a disparu et le mariage forcé reste à l'état de potentialité. Tout se passe donc comme si, reprenant un dossier ouvert en 1745, Prévost avait cherché à dépasser les obstacles qui entravaient la trajectoire de l'honnête homme, afin de consacrer la majeure partie de ses efforts à la formation d'un jeune moraliste.

D'autre part, le roman décrit un univers provincial, dont Prévost diagnostiquait les mutations. S'il s'interrogeait en partie sur les représentations nouvelles du peuple dans la littérature, il constatait également des phénomènes d'ordre sociologique ou idéologique : l'épisode de Mlle de Créon illustre

la montée en puissance de la bourgeoisie au détriment des hobereaux ; les diverses anecdotes du roman témoignent de la dépréciation de l'honneur au bénéfice de l'argent. Prévost exprimait sa dernière hésitation entre un déterminisme universel et l'affirmation de la liberté, et il condamna définitivement l'esprit romanesque et le fanatisme.

Au cours de l'été de 1763, l'abbé Prévost souffrit de rhumatismes, eut une jambe enflée. Il fut, en octobre, dangereusement malade, mais se remit. Cependant, un après-midi, le 23 ou le 25 novembre, en revenant d'un dîner chez les bénédictins de Saint-Nicolas d'Acy, ses voisins, il subit une attaque d'apoplexie, ou une rupture d'un anévrisme, qui le fit mourir à l'âge de soixante-six ans. Les bénédictins ayant acheté au curé du village le droit de l'enterrer dans l'église de leur prieuré, il y eut sa sépulture, mais il fut détruit par la Révolution.

Dans ses "*Confessions*", Rousseau salua en Prévost un «homme très aimable et très simple, dont le coeur vivifiait ses écrits, dignes de l'immortalité, et qui n'avait rien dans l'humeur ni dans sa société du sombre coloris qu'il donna à ses ouvrages.» Mais lui-même disait avoir « *une humeur douce, mais mélancolique* ». D'autres témoignages parlent de son « humeur sombre et chagrine », de « son air sérieux et mélancolique ».

Pourtant, en dépit de sa physionomie ouverte et bonne, de la politesse décente de son langage, il fut tumultueux, désordonné, connut une vie mouvementée, en forme de roman (pour Sainte-Beuve, «sa vie fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres»), fertile en aventures, pas moins extravagante que celle de ses héros. Et, doté d'une sensibilité intérieure profondément tendre, il fut constamment déchiré, divisé, n'a réalisé son unité que dans l'inquiétude., et, sous la généralité de sa morale et la multiplicité de ses récits, il est aisé de saisir les traces personnelles d'une expérience bien douloureuse.

Pendant une vingtaine d'années, dans sa jeunesse agitée, deux êtres semblèrent aux prises en lui : l'un aspirait à la discipline de la vie religieuse, à la retraite, tandis que l'autre était possédé par le démon de l'aventure. Homme de toutes les contradictions, il fut à la fois ou successivement élève des jésuites et soldat, moine et défroqué, hésitant entre le noir et le rouge (on lui appliqua ce vers de "*La Henriade*" de Voltaire : «Il prit, quitta, repris la cuirasse et la haire.»), jésuite et janséniste, catholique, anglican, adepte de la religion naturelle, homme aux affaires de coeur et aux affaires d'argent, romancier et érudit exégète, chantre libertin de la passion et moraliste chrétien.

Nourri de plusieurs cultures, de l'antique à l'anglaise, il ne se sentit libre ni en France, ni en Angleterre, ni en Hollande, étant bien toujours «*d'Exiles*», rêvant toujours de s'évader mais revenant toujours à ses chaînes, se mettant à l'épreuve de manières de vivre et de modes de penser contradictoires, sa condition sociale et son instabilité naturelle le prédisposant à l'ambiguïté. Ces vicissitudes, ces déplacements, ces rencontres, lui ont procuré une incomparable expérience. Il eut de son temps une conscience privilégiée et douloureuse. Il se frotta à des manières de vivre et à des modes de pensée contradictoires, sa formation religieuse venant se heurter aux expressions radicales des Lumières. Il connut tous ceux qui comptaient en son temps, dont il eut une conscience privilégiée et douloureuse. C'est pourquoi toute la substance de la première moitié du XVIIIe siècle se retrouve dans ses oeuvres, vivifiée par un puissant élan créateur, dramatisée par la capacité passionnelle de ses personnages, travaillée par la recherche incessante d'assurances morales et métaphysiques.

Il ne fut d'aucune secte, d'aucun parti, mais, étant calomnié, dut, dans un effort incessant de réhabilitation, passer toute sa vie à se justifier, à tenter de conquérir un statut honorable, à acquérir les moyens de l'indépendance. Il ne l'obtint que par la voie la plus hasardée, la carrière littéraire, vivant de sa plume et voulant se faire reconnaître dans sa qualité d'écrivain. Il bénéficiait d'une vaste mémoire qui était presque toute sa bibliothèque (il prétendait n'avoir jamais oublié ce qu'il avait appris), d'un savoir étendu et lucide et d'une imagination fertile. Sa facilité était telle qu'en composant, il suivait une conversation sur des sujets différents. Cependant, d'ordinaire, il n'écrivit pas ses romans d'un trait : ce furent des enfants de la douleur, nés partiellement en fonction de ses angoisses personnelles et menés à terme par à-coups. Mais, malgré ce processus en apparence aléatoire, il ne

les laissa pas inachevés, comme le firent quelquefois ses collègues même les plus doués, tels Marivaux et Crébillon.

Pour Sainte-Beuve, « sa vie fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres. » (*Portraits littéraires*, 1844). Dans son oeuvre, marquée par son goût pour le mouvement, l'instable, la découverte, il mit son expérience d'homme, sa sensibilité, ses sentiments, ses passions, ses contradictions, vivifiés par un puissant élan créateur. Le roman de sa vie allait nourrir ses romans qui furent le commentaire de sa crise intérieure, qu'il conçut comme fixation et justification : avant de préluder au romantisme, il préluda aux "*Confessions*" de son ami, Jean-Jacques Rousseau, en quête lui aussi de l'unité de son moi et du sens de sa vie. Comme cette vie fut très agitée, il écrivit certaines de ses œuvres dans des circonstances pénibles qui modifiaient non seulement son existence mais son caractère et ses convictions. Il fut obligé de travailler pour payer ses dettes et satisfaire à ses engagements envers les libraires. Mais les accidents de la rédaction ne purent briser l'unité des oeuvres.

L'oeuvre de cet écrivain infatigable, véritable polygraphe, est contradictoire, improvisée, aléatoire, mais monumentale, étant constituée de cent treize volumes dont quarante-sept de traductions et soixante-dix d'écrits personnels, articles de journaliste, biographies romancées, nouvelles, romans.

Intéressons-nous spécialement à ses romans.

Dans une période de méfiance à l'égard de la fiction, Prévost renoua avec la tradition baroque et exploita toutes les ressources du romanesque : intrigue complexe, aventures bizarres, hasards, renversements, coups de théâtre, cauchemars, pressentiments, évanouissements, états où l'âme semble prête à s'envoler du corps, comportements extrêmes, violences, désirs brutaux, scènes attendrissantes, mélancoliques, voluptueuses, lugubres, violentes, horribles, terribles et même sanglantes. Il se plut à un mouvement permanent, à des voyages dans l'instabilité des auberges, des voitures, des bateaux, des locations de maisons pour quelques instants de repos dans un bonheur ébloui, vite détruit par de nouvelles aventures.

Cependant, il ne se complut pas dans une imagination facile qui flatterait dans le lecteur un goût très superficiel de distraction et de dépaysement. On ne peut lui reprocher l'intensité et même l'in vraisemblance de ses intrigues étranges, saisissantes, paroxystiques, car, pour lui, le romanesque est un des besoins de notre esprit et de notre cœur ; il est même la vérité intime du réel. L'intrigue représentant la vie, il la voulait, comme elle, insaisissable et souvent absurde.

Convaincu que les événements eux-mêmes nous échappent, il a fait de chacune de ses intrigues une manière de labyrinthe où acteurs et lecteurs se perdent ; elles sont compliquées comme la vie, et il n'a rien fait pour les rendre claires. Au contraire, il a voulu que les témoignages se juxtaposent et s'opposent comme dans "*Cleveland*", que le doyen de Killerine soit sans cesse désarmé devant l'évènement, que l'amant de Théopé ne parvienne jamais à connaître la clé de ses tourments, etc..

Les vastes architectures de ses intrigues sont souvent rocambolesques, compliquées, enchevêtrées ; et il n'a rien fait pour les rendre claires. Tous ses romans présentent les lignes sinueuses d'une quête anxieuse dans les ténèbres, dans un monde de l'obscurité et de l'opacité, un labyrinthe souterrain, lieu fondamental dans lequel sont disposées symboliquement de nombreuses portes, mais qui, la plupart du temps, sont fermées, et qu'il faut forcer, rares étant ceux qui, ayant parcouru à tâtons d'interminables galeries, trouvent la porte étroite de l'issue heureuse.

Ce labyrinthe essentiellement tragique, qui est à l'image de toutes ces consciences inquiètes qui cherchent une vérité conforme à la nature dans un monde où celle-ci semble partout repoussée, est suscité par deux techniques. L'une consiste à narrer les faits comme présents, à revenir ensuite sur eux dans une méditation morale ou philosophique qui leur confère plus d'authenticité encore et de gravité, puis à nous projeter dans le futur par l'annonce de nouveaux malheurs encore plus grands. L'autre est la réitération : comme dans tout labyrinthe, on repasse souvent au même endroit ; d'un roman à l'autre, les mêmes thèmes, voire les mêmes scènes, se reprennent et se complètent ; ressassements et nuances permettent un approfondissement sans fin et unissent tous les romans en un massif unique de drames entrelacés, même si l'on peut parfois extraire de ce minerai brut quelques pépites pures qui ne sont autonomes qu'en apparence.

Sauf ses deux romans historiques, "*Histoire de Marguerite d'Anjou*" et "*Histoire de Guillaume le Conquérant*", tous les autres sont des narrations à la première personne, car Prévost y exploita le même procédé des « mémoires » fictifs, pseudo-historiques, des récits prétendument authentiques, convention courante par laquelle les romanciers de son temps voulaient créer chez le lecteur l'illusion romanesque. Tout est vu dans l'optique subjective d'un personnage qui veut rétrospectivement comprendre ce qui lui est arrivé, et percer à jour ce que les autres ont bien voulu lui laisser voir ou lui ont dit. Ces pseudos-mémoires permettaient au romancier de ne jamais parler en son nom, de se contenter de présenter le discours de ses narrateurs, de ses personnages ou des divers auteurs qu'il sollicitait. Le récit y gagne en émotion, en poésie, en pénétration introspective. Mais à la base du procédé gît une difficulté : ces romans décrivent une quête qui est achevée au moment où parle le narrateur ; qu'il s'agisse de faits inconnus au moment de l'action dans le passé ou de leur interprétation alors obscure, il est mieux informé qu'il ne l'était, et doit ou bien renoncer à tenir l'intérêt du lecteur en suspens et lui livrer tout de suite la vérité, ou bien ménager le mystère, mais par un artifice contraire à la vraisemblance. Prévost a eu parfaitement conscience de cette opposition entre ce qu'il appella « *la narration suivant l'ordre des événements* », tel que l'esprit a pu le reconstituer après coup, et « *le récit réglé par le temps des connaissances* », c'est-à-dire sur ce que savait le narrateur au moment de l'action racontée. Un temps même, il a conçu qu'un troisième ordre était possible, celui de la remémoration, commandé par l'affectivité actuelle du narrateur. Dans de nombreux cas, il se comporta exactement comme un auteur de roman à la troisième personne qui, bien qu'omniscient, ne révèle ce qu'il veut que lorsqu'il le veut. Il ne s'identifia jamais à ceux qu'il faisait parler, même s'ils avaient avec lui beaucoup de ressemblances.

À l'exception de l' "*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*" qui fut brève, composée selon un plan serré, sans intrigue annexe, avec rigueur et simplicité (mais, de ce fait, plus énigmatique, plus ambigu que les autres qu'il a tous éclipsés), les romans de Prévost sont des monstres disproportionnés, touffus, sans symétries, souvent interminables, souvent inachevés, l'action rebondissant, se divisant, tandis que les digressions abondent. Pourtant chaque œuvre a son unité, qu'elle ait été dans l'esprit de l'auteur préalable à la rédaction ou qu'il l'ait finalement obtenue à force d'additions et de détours, en dissimulant les replâtrages, les raccords. Il commit de légères inconséquences, des annonces sans réalisation, mais aucune n'est très importante, aucune n'autorise à voir en lui un écrivain négligent. Le rythme irrégulier de sa production, les retards ou la précipitation n'ont pas désorganisé sa vision romanesque. En ayant l'air de raconter à la fois plusieurs histoires différentes, il les rendait solidaires les unes des autres avec une adresse qui n'était pas pure virtuosité mais qui adaptait l'intrigue au caractère du personnage principal. Toutes ces œuvres, au contraire de l'œuvre classique qui est complète en elle-même et de l'œuvre baroque qui, malgré son désordre apparent et sa luxuriance, trouve sa synthèse dans son dénouement, ont toujours quelque chose d'incomplet, de hasardeux dans la composition ; tel épisode est inutile, tel autre est inachevé, tel autre est visiblement arbitraire. Ce sont des interrogations et non des démonstrations.

Ils ont pour mission de reproduire le double labyrinthe de la vie réelle et de la conscience déchirée. La phrase elle-même se fait souple, sinueuse, revenant toujours sur les mêmes images, les mêmes mots, allongée quand il le faut de multiples subordonnées, de « et », de « mais » qui la font interminablement rebondir, alors que Prévost est capable par ailleurs du style d'analyse le plus vif. C'est que l'écriture a pour fonction à la fois de montrer et d'éclairer le labyrinthe. Les intrigues deviennent des instruments d'élucidation du mystère humain. Elles se développent comme des protestations pathétiques contre la fatalité des enchaînements, constituant comme une seule comédie humaine, incertaine et poignante.

Acquis à l'esprit des Lumières naissantes, Prévost chercha à diffuser le savoir, documenta le lecteur sur les mœurs, brossa des tableaux de la société. L'économiste, l'historien, le sociologue trouvent dans ses romans des données plus riches de sens que chez les réalistes du pittoresque et de l'anecdote, et même que chez Lesage. Si, pour rendre plausible ce qu'il inventa, et qui ne saurait être vrai, il dut s'appuyer sur des réalités historiques, s'il avait besoin d'un monde romanesque à la mesure de l'âme de ses personnages, il se confondit pour une bonne part avec le monde réel. Les

pays qu'il évoqua existent, et il en parla d'après des relations historiques ou géographiques : îles et ports de la Méditerranée, savane américaine, harems orientaux, royaumes d'Europe centrale sont des cadres exotiques, mais non fantastiques ; la couleur locale fut encore plus souvent demandée à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Angleterre et à l'Irlande. Il n'était plus besoin de s'évader hors du monde pour rencontrer l'aventure, elle était à toutes les étapes de ces voyages incessants auxquels étaient poussés les gens du XVIII^e siècle par leur humeur inquiète et leurs multiples affaires ; elle était dans les événements de la vie quotidienne dont le journalisme lui avait appris la violence et l'étrangeté. Son information, dont les sources étaient souvent orales, en fit l'un des hommes les mieux renseignés de son temps et, s'il forgea des faits fausement historiques, il en glissa quelquefois d'authentiques dont on se demande comment il les connaissait. Cependant, le détail concret ne fut jamais présenté pour lui-même, mais fut toujours significatif. Il n'a pas rendu la vérité minutieuse des événements et de la chronologie, mais la vérité de l'atmosphère, de l'encadrement, des conditions matérielles et morales qui donnent à la peinture des passions, même les plus effrénées, un caractère d'évidence et de nécessité.

Prévost, dont les huit principaux romans et une grande part du reste de son oeuvre furent la mise en littérature d'une expérience et d'une angoisse qu'il avait vécues, qui montra constamment ces hésitations, ces contradictions, ces incertitudes, qu'on retrouve chez beaucoup de personnages de ses romans, qui créa des héros modernes à travers lesquels il s'interrogea sur lui-même, créant ainsi un nouveau rapport entre le créateur et ses créatures, a fondé une nouvelle sensibilité. Persuadé que chaque être est prisonnier de sa propre vision, de son imagination et de ses passions, il s'efforça de rendre l'intention profonde de chacun de ses narrateurs, les laissant au besoin s'enfoncer dans leurs erreurs ou leur folie. Chacun d'eux, à la fois coupable et émouvant, était un vivant problème et l'objet d'un procès sans issue. Aussi bien, pour lui, la vérité n'appartient-elle à personne, et il s'est ingénié à ce qu'elle nous échappe.

Maître dans l'art d'émouvoir et d'agiter les cœurs à son gré, il a magnifié la mélancolie, la folie amoureuse ou les abîmes du deuil. Diderot a pu confier : « Chaque ligne de *'L'Homme de qualité retiré du monde'*, du *'Doyen de Killerine'* et de *'Cleveland'* excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu et me coûte des larmes. »

Philosophe du sentiment qui se voua à l'exploration des ténèbres labyrinthiques du cœur humain, il se demanda : Qu'est-ce donc que le cœur humain ? Pourquoi l'intensité de ses sentiments est-elle aussi bien une cause de souffrance qu'un signe d'élection ? Il voulut « *pénétrer dans le cœur, qui passe pour impénétrable [...]. Des routes secrètes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans* » (*'Le monde moral'*). Son imagination créatrice, dont les mérites sont éclatants dans l'invention des situations et des aventures, fut encore plus géniale dans l'invention de subjectivités qui nous ouvrent sur le monde des perspectives éclairantes. Il fut un peintre de la subjectivité, de la mauvaise foi, des contradictions du cœur, obsédé par les puissances de l'imagination trompeuse, par la fatalité de l'erreur passionnelle, par l'impossibilité du bonheur. Il fouilla obstinément le monde irrationnel des sentiments, se demandant pourquoi les bonnes intentions sont toujours punies par le ciel. Il voulut comprendre la nature des forces irrésistibles qui gouvernent nos sens au mépris de notre raison et de notre volonté, comprendre par quel malentendu entre Dieu et les êtres humains tout amour paraît maudit. Partagé entre un rêve profane de félicité et un christianisme pessimiste, interrogeant inlassablement le ciel et lui-même, il frôla parfois la révolte et le doute, rêva d'un accord entre l'amour sensuel et un souverain bien qui ne serait pas d'ordre surhumain ou mystique, qui resterait dans la nature, mais introduirait l'ordre et la règle dans l'amour fou. Ni lui ni ses héros n'ont réalisé cet équilibre, et il se résigna à la fin.

Ses personnages sont exceptionnels, entrent dans l'aristocratie des âmes sensibles, des êtres à qui Dieu ou la nature ont accordé un « sixième sens » et un destin d'exception, ont réservé des aventures et des malheurs qui les distinguent des autres humains. Le superlatif de beauté et d'esprit qui qualifiait tous les héros de roman au XVII^e siècle est devenu chez lui un superlatif de mauvaise fortune et de sensibilité : ces deux derniers termes vont ensemble, des âmes d'élite ne pouvant se révéler que dans des épreuves inouïes. Ils sont voués au malheur par une volonté supérieure « *pour*

des fins qui ne nous sont pas toujours connues» ('*Mémoires d'un homme de qualité*'). Un des Grioux ou un Cleveland prennent les décisions les plus paradoxales ou sont victimes d'incroyables aveuglements (et Prévost a su rendre vraies ces conduites surprenantes, en montrant comment la passion dicte aux personnages des justifications qu'ils croient fondées sur la raison). Ils cherchent « *avec inquiétude* » dans l'évocation « douce-amère » des malheurs passés, la perfection, magnifiée par le souvenir, d'un amour perdu et la reconquête, dans la mélancolie, de l'unité du moi déchiré. Ils constatent que tout plaisir excessif mal orienté cause de la douleur après un moment d'illusion, mais que la méditation triste de cette douleur fait renaître le plaisir, qu'écrire cette tristesse est un plaisir plus grand encore.

Exilés, étrangers, ils errent sans fin dans un monde symbolique de conflits familiaux, de monarchies dégradées (fin du règne de Louis XIV, grouillement pitoyable de la cour de Saint-Germain autour du dérisoire prétendant Jacques II), dans un Paris livré au libertinage, aux spéculations financières, à une aristocratie corrompue, ballottés par le tohu-bohu des passions jusque dans les terres vierges d'Amérique, trouvant leur seul soulagement dans l'acte d'écrire leur passé triste, avec l'espoir fallacieux de voir clair rétrospectivement dans ce qui fut leur vie.

L'image de la femme suscite une « *idolâtrie* », crée des obsessions. Car c'est bien d'une image qu'il s'agit : à une teinte de cheveux près, quand celle-ci par hasard est indiquée, c'est toujours la même femme qui réapparaît dans tous les romans de Prévost, désignée par des formules vagues : « *beaux yeux* », « *charmante créature* », « *maîtresse de mon cœur* ». Chaque lecteur peut projeter là, à volonté, ses propres fantasmes. À la fois faible et toute-puissante, entraînant irrésistiblement dans les aventures et les périls, par ses réactions aussi contradictoires que sa nature, elle est incompréhensible, étrange, mystérieuse. Elle provoque tantôt l'amour possessif et jaloux, tantôt l'adoration extasiée. Entre ces deux attitudes de maître et d'esclave, l'être masculin se déchire. Mais la physiologie féminine (et l'ordre social) est ainsi faite que c'est pourtant toujours la femme qui est la première victime de l'amour. Et, si elle perd sa beauté, comme Hélène qui est défigurée par la variole, elle cherche en vain, pathétiquement, à retenir l'amant qui l'abandonne.

La conception que Prévost nous offre de l'amour est résolument pessimiste. Il a pourtant aimé l'amour, sa vie le prouve, et il en a investi des héros qui lui ressemblent comme des frères. Dès la première « apparition » de l'« idole » de leur cœur, ils sont pris dans l'engrenage inexorable ; ils vont apprendre à leurs dépens que cette passion, instinctive, naturelle et innocente si l'on en croit les philosophes des Lumières, est encore punie comme une faute par l'ordre ancien tout-puissant, et soumise à une triple malédiction : celle du péché originel ; celle de l'hérédité ; celle de la jalousie, avec sa séquelle de fureurs meurtrières. L'amour porte aussi en lui un tragique interne : s'il donne à l'être son unité, à la vie son sens, il est en même temps source d'aliénation, de souffrance, de déchirement intérieur.

Amoureux et théologien, Prévost ressentit ces contradictions de l'amour comme une absurdité au cœur du monde, presque un crime de Dieu, qui fait naître la tentation de la révolte et du blasphème. La résignation suit, mais génératrice d'une souffrance si aiguë que, dès le début du premier roman, l'un des personnages s'écrie tragiquement : « *Délivrez-nous de l'amour !* » Délivrez-nous de l'amour et non du mal, car aimer n'est pour lui ni une faute ni un mal. Malgré la souffrance que l'amour peut causer, il reste pourtant la seule vraie raison de vivre. Il rend fou et malheureux, mais rien ne remplace l'éblouissement de la rencontre, la contemplation du visage et du corps de la bien-aimée, même lorsque celle-ci, comme Manon, n'est plus qu'un souvenir. Aucun romancier du XVIIIe siècle n'a évoqué comme Prévost, en restant dans les limites d'une pudeur lyrique, les enlacements, les caresses, les instants passionnés, la tendresse. Pour lui, l'amour reste, envers et contre tout, un défi à la mort, au ciel, aux vieillards, à l'ordre social, à toutes les scléroses. Même le souvenir douloureux de l'amour perdu devient jouissance.

Les personnages se racontent avec le désir de convaincre. Mais le plaidoyer ne se fonde toujours que sur un seul argument : les apparences sont fausses, seule compte la vérité du cœur. Chaque roman se développe comme une apologie pathétique, une protestation contre la fatalité des enchaînements ; et cet appel au lecteur « sensible » ne peut se fonder que sur la transparence du style, sur la sincérité visible du récit. Prévost connaissait parfaitement le danger de cette rhétorique de la sincérité, mais il la croyait inévitable. Persuadé que chaque être est prisonnier de sa propre vision, de son imagination

et de ses passions, il s'efforça seulement de rendre l'intention profonde de chacun de ses narrateurs, les laissant au besoin s'enfoncer dans leurs erreurs, leur aveuglement, leur folie. Chacun d'eux est coupable et émouvant, chacun d'eux est un vivant problème et l'objet d'un procès sans issue. Aussi bien la vérité n'appartient-elle à personne, et il s'est ingénié à ce qu'elle nous échappe : des Grioux est à la fois un fou et un amant sublime, Manon, une prostituée et une « princesse », Théopé est peut-être perverse, peut-être martyre : il a tout fait pour qu'on en discute sans fin.

D'une part, il montra de l'intérêt pour le cœur, pour les vertiges de la sensibilité, pour la cruauté de l'amour, pour, avec une certaine fantaisie improvisatrice, l'exploration de ce « monde souterrain » dont, à ses yeux, seule la vérité compte, à une époque où l'ironie, l'esprit, le savoir-faire, tenaient souvent lieu du génie ; et, d'autre part, il défendit la raison, la pensée lucide, pratiqua l'analyse, développa une casuistique des sentiments nouvelle et audacieuse. Dans une société d'esprit rigoureux, il développa une apologie de l'amour foncièrement désespérée. Ses ouvrages, s'ils ont fondé une nouvelle sensibilité, ont suscité le scandale de par les portraits qu'il y traça, souvent ceux d'hommes que l'amour a menés à la déchéance sociale et morale.

Que ses personnages observent de l'extérieur les « replis ténébreux » des autres ou qu'ils cherchent à se comprendre eux-mêmes, sondant leurs souvenirs dans une narration subjective faussée d'emblée par la vision passionnelle qui masque la réalité, la conclusion est toujours la même : aveuglement, complexité, mystère insondable. Une seule certitude : aucun ordre, aucune sagesse ne peuvent résister au vent dévastateur des passions. Roman après roman, dans un labyrinthe d'évocations historiques, de souvenirs autobiographiques, de « cas » passionnels tragiques imaginés à l'infini, il nous attire avec lui dans un monde obscur et fou, où quelques visages féminins mettent quelques sourires, mais pour entraîner aussitôt à de nouveaux désastres les amants fascinés.

Quelques couples trouvent l'issue et parviennent à vivre tranquillement un bonheur amorti, mais en général le labyrinthe de la vie et des passions n'aboutit qu'au monastère ou au tombeau, tant l'amour peut causer de désastres par l'« inquiétude » dans laquelle il nous fait vivre.

Étant à l'écoute de son siècle dont il vécut les grands conflits intellectuels, voyant dans le roman un instrument d'enquête morale, de réflexion sur les cultures, de débats et d'interrogations, Prévost fut aussi un romancier-philosophe, dans une oeuvre où se mêlent théologie et littérature, qui fut une recherche de la vérité morale et de la vérité religieuse qui le tourmenta d'une anxiété sincère. Cette recherche est au centre de ses quatre principaux romans, et il a toujours eu soin de la mettre en lumière dans des préfaces ou des avant-propos.

Il peignit des âmes naturellement vertueuses, mais qui se font illusion sur leurs véritables intentions ou sur leur force morale, et qui, par faiblesse, tombent dans de graves désordres et provoquent des catastrophes. Mais les coups qui les frappent sont destinés à les éclairer et à les ramener au bien, dont elles s'étaient écartées sans la participation de leur volonté profonde. Il sut toujours trouver des circonstances atténuantes aux actes les plus répréhensibles et distinguer la pureté du cœur et les enchaînements d'accidents funestes ; en attribuant la responsabilité de ceux-ci moins à la liberté humaine qu'au secret dessein de Dieu, il put concilier son goût de la tristesse et des larmes et son besoin de faire confiance et d'aimer. Le malheur revêt même une beauté poétique, grâce à laquelle est possible cette synthèse de l'optimisme et du pessimisme.

On trouve d'abord chez lui une interrogation sur le bonheur, car il n'aurait pas été de son siècle s'il avait reproché à l'être humain de le chercher. Le bonheur est un désir « naturel et invincible » de l'être humain, le moteur, voulu par Dieu, de sa volonté ; mais, sous l'effet du péché originel, les sens feraient dévier cette volonté naturelle de bonheur et nous entraîneraient dans l'erreur d'adorer la créature au lieu du Créateur. Dieu nous corrige de cette erreur en nous donnant le recours de la méditation et en utilisant cette déviation des sens comme « cause occasionnelle » pour nous ramener à lui et au vrai bonheur. D'où tant de retraites, à la fin des romans de Prévost.

L'amour fou n'est donc qu'une erreur de « souverain bien », due à l'opacité dans laquelle Dieu maintient volontairement nos consciences, nous refusant la conscience claire totale qui nous ferait tous ses égaux. Mais la formation chrétienne de Prévost, un pessimisme hérité du XVIIe siècle et qu'on a pris à tort chez lui pour du jansénisme, la mélancolie fondamentale de son tempérament l'empêchèrent de croire à la possibilité de ce bonheur pour lequel il se sentait fait et dont il a évoqué si

fortement l'attrance, sans pouvoir croire à la possibilité pour lui de l'atteindre. Aussi, dans leur quête du bonheur, ses personnages sont-ils soumis à des épreuves cruelles : leurs précautions se retournent contre eux, leurs bonnes intentions engendrent le mal, de tragiques malentendus les séparent de ceux qu'ils aiment, le hasard est toujours contre eux, le monde quotidien leur est une prison ou un piège. Leur sagesse est impuissante devant la force irrésistible de leurs passions, incapable de les prémunir contre aucune faiblesse et de les consoler dans la douleur. Seule l'observation stricte de principes d'ordre et de raison, de religion et de morale, pourrait les préserver du malheur et Prévost ne cesse d'inviter les humains aveugles à s'y attacher fermement et à y conformer leur conduite sans les discuter ; mais, dans les circonstances où ces principes leur seraient le plus salutaires, ses personnages n'ont pas le courage de les suivre et se laissent entraîner par les mouvements de leur sensibilité. En elle-même pourtant cette sensibilité n'est pas coupable, et sa manifestation la plus intense, l'amour, « *est une passion innocente* » (*"Manon Lescaut"*). Par sa sensibilité, l'être humain a la révélation de ce qu'il est au plus profond et au plus vrai de lui-même ; il aspire à une béatitude infinie qu'aucune affection humaine ne lui procure ; l'amour est en lui la faculté qui l'unit à Dieu, puissance d'amour ; mais il adresse son amour à des créatures imparfaites ; plus il est capable d'aimer, c'est-à-dire plus son âme est belle, plus il est susceptible d'errer. Le charme tout-puissant de l'amour précipite les êtres humains dans le désespoir et dans la faute ; innocents et criminels, ils cherchent anxieusement à lire dans la dangereuse obscurité de leur destin et de leur cœur.

Ses personnages étant en train de perdre leurs références religieuses, qu'ils invoquaient pourtant sans cesse, mais dont ils découvraient la fausseté ou l'absurdité, devant affronter la liberté de leurs instincts, de leurs passions, étant travaillés par la recherche incessante d'assurances morales et métaphysiques, étant aux prises avec la morale et l'interdit de la loi, étant tendus constamment entre des pôles opposés, le romancier trancha donc sur ses contemporains en se plaçant dans une perspective religieuse. Mais, s'il inscrivit à l'horizon de ses œuvres les principes de la responsabilité et de la culpabilité, ce fut pour les remettre en question, sinon les dissoudre : la norme répond à un désir de l'être humain et à un besoin social, mais se dérobe face aux pouvoirs anarchiques de la passion et aux incitations de la nature. Il aima en particulier représenter ses héros découvrant les conséquences paradoxales de leurs projets ou de leurs actions, entraînés dans une terrible logique qu'ils ne maîtrisent pas, auteurs involontaires de leurs crimes et de leurs malheurs.

L'amour comme les autres accidents de la vie et de la société n'étant que des occasions d'un malheur dont la source est dans l'âme même, dans la violence de ses désirs, ces épreuves font douter de la providence divine. Car Prévost fut tourmenté d'une véritable inquiétude métaphysique. Il se refusa à voir dans l'être humain une créature foncièrement et naturellement corrompue, condamnée à vivre dans la terreur d'un Dieu impitoyable. Car il fut animé aussi de l'optimisme des Lumières.

Bien que sa pensée ait toujours gardé son orientation générale, elle s'est nuancée et a évolué d'un roman à l'autre, parfois dans un même roman. Dans ses derniers romans, le pessimisme, ou du moins l'inquiétude ne concerna plus les rapports de l'être humain et de Dieu, mais les rapports des êtres humains entre eux. Le romancier métaphysicien s'effaça devant le romancier psychologue et moraliste, qui lui-même décrivit et raconta, et abandonna les analyses et les explications « *à ceux qui se piquent d'approfondir les ressorts secrets des passions* » (*"Campagnes philosophiques"*). Ses récits étaient des espèces d'études cliniques par la justesse et la profondeur presque impudique de l'observation.

Prévost a réuni toutes les qualités qui font le très grand romancier : la conception d'intrigues savantes dont la complexité est nécessaire, l'expérience de la réalité et le sens de ce qui est au-delà du réel, l'invention de personnages qui intéressent et de situations frappantes, la connaissance de l'âme humaine même dans ses parties qu'on ose le moins explorer, un style souple, coulant, imagé, suggestif.

Dépasant les conceptions plus restreintes de ses confrères contemporains, le roman de mœurs de Lesage, le roman psychologique de Marivaux, il fut l'un des plus grands romanciers français du XVIIIe siècle, où ses œuvres furent très lues, un des maîtres de la littérature et de la sensibilité françaises

qu'il domina jusqu'en 1760. Le seul nombre de ses imitateurs et continuateurs montre que son succès fut considérable de son vivant. Et sa place dans l'histoire du roman français, par son influence immédiate sur Rousseau puis sur Chateaubriand, fut essentielle.

Puis ses oeuvres tombèrent dans l'oubli, sauf "*Manon Lescaut*", l'un des chefs-d'oeuvre du roman français dont l'éclatant succès a profondément rénové l'art de la fiction romanesque, a contribué à façonner le goût du public, et lui a assuré l'immortalité ou l'a fait mourir une seconde fois puisqu'il été réduit, par les jugements dithyrambiques, à cette oeuvre, au détriment du massif romanesque le plus vaste et le plus riche de son temps.

Mais la loi du réalisme qui pesa sur le genre romanesque pendant tout le XIXe siècle a fait considérer comme extravagantes ses hardiesses d'imagination.

Il fallut attendre 1896 pour que l'ensemble de son oeuvre romanesque soit à nouveau publié et qu'elle apparaisse fascinante par sa cohérence et son intensité, par la grandeur et la beauté de ses romans, pour que des études universitaires commencent à envisager l'ensemble de sa vie et de son oeuvre, fassent un effort de réhabilitation.

Enfin, ce fut seulement à partir des années 1960, en particulier grâce au colloque international qui lui a été consacré à Aix-en-Provence en 1963, qu'ont bien été montrées chez lui toutes les qualités qui font qu'il mérite d'être considéré comme le créateur en France du roman moderne, comme l'égal de Balzac, de Proust ou de Dostoïevski.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)